

François de Clugny

Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1651

Né à Aigues-mortes (Gard) le 4 sept. 1637.

Mort à Dijon (Côte d'Or), le 21 octobre 1694

Notes bio. bibliographiques

E. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

Voit :

Etienne de Clugny : Généalogie de la famille de Clugny, Dijon, in 4, sans date, mais en 1736

Edry : G. II p. 53 verso, 54.

Batterel : G. III, p. 463-477 notice

Bicais : G. I, p. 713.

Bonardi, p. 189.

Bougerel : G. I, p. 375

Cloyseault : Catalogue 509.

" Vies : G. III p. 192.

" Mémoires, p. 234

Edme Bourrie : Vie du P. de Clugny, Lyon, Briasson, 1698.

Nicéron : Mémoires, G. XXXVII p. 61-65 notice

Lelong : N° 11060 - 11061.

Quérard : La France littéraire, Paris, Didot, 1828, G. II, p. 232.



J. F. Cars filius

del. et sculpit. legd.

*Naître d'un noble Sang, Croître dans La Vertu,
Remplir tous les devoirs du Sacre' ministère,
Relever tendrement le pécheur de l'abbatu,
Être L'appuy du Juste, et du pauvre le pere,
Apôtre dans la chaire, et victime a l'autel,
C'est de Cet homme Saint le portrait Naturel.*



COLLECTION
DU P. INGOLD



J. P. Cors, filius

del. et sculp. J. L. J.

Naitre d'un noble Sang, Croître dans La Vertu,
Remplir tous les devoirs du Sacre' ministere,
Relever tendrement le pecheur... abbatu,
Estre L'appuy du Juste, et du pauvre le pere,
Apôtre dans la chaire, et victime a l'autel;
C'est de Cet homme Saint le portrait Naturel.

La dévotion des pêcheurs pénitents (par le P. de Clugny, de l'Oratoire) à Lyon, chez Antoine Briasson
1685, in 12 de 292 pages.

Il y a beaucoup d'impies, de blasphèmes, d'importunités et d'erreurs dans cet ouvrage. Par exemple :

Page 11 : « Après que Dieu tout bon a comme attrapé une âme, oserai-je dire, avec le saint homme Job, qu'il change bientôt de conduite et qu'il devient tout cruel. » Dire de Dieu qu'il attrapé une âme, est-ce une expression sévère et décente ?

Page 15 : « Tout ce que fait Dieu dans la conduite intérieure des âmes, aussi bien que dans l'ouvrage de notre rédemption, n'est que pour nous faire en quelque façon perdre l'esprit et la raison. »

Ch. V = Il prétend qu'à « un pêcheur rien ne doit être plus aimable que le poids du péché. » Il l'appelle le bienheureux poids du péché. Il ne voudrait pas condamner un pêcheur, qui, moins hardi que l'enfant prodigue, voudrait pendant 99 temps porter le poids de son crime. Selon ce système, il ne faut plus que le pêcheur ait aucun empressement de se réconcilier avec Dieu.

Le P. de Clugny ose ensuite blâmer la conduite de Dieu même en blâmant le Père de l'enfant prodigue : « Il semble, dit-il, que l'enfant prodigue en fut trop tôt quitté. Le droit du jeu et la justice voulaient qu'il demeurât au moins pendant 99. Temps exilé de la maison de son Père. Insolent et impie réformatif ! qui, en blâmant à bon père de s'être laissé fléchir trop promptement, fait retomber ses reproches sur lui-même lequel aboutit sans délai la femme adultère ; accorde sur le champ à la pécheresse de l'évangile la remission de tous ses péchés. Elle fut aussi la hardiesse du traducteur de Mous, qui, ayant à rendre en français cet endroit du ch. XV de S. Luc : « Oso proferte stolam, apposte promptement la robe ; fit à parachever dans la traduction le mot cito, vite, promptement, parce qu'il n'était pas favorable à son erreur. Rien n'est sacré pour ces rigoureux fanatiques, ni l'Eglise, ni l'évangile, ni même la personne adorable de J. C.

Il fallait, continue-t-il, le laisser un peu avec les porcs, enfoncé dans leurs ordures et le bon de l'affaire aurait été de l'y tenir moyé si longtemps que, cessant d'infection, il en conviendrait un dépôt éternel. Il est vrai que la bonté de Dieu qui paraît extrême dans toute cette parabole, tint une autre conduite ; mais cela n'empêche pas qu'il ne fasse toujours des merveilles, lorsqu'au lieu de nous considérer comme des enfants, il voudra nous traiter avec la bonté comme des chiens. »

Il est au moins bizarre, ni moins impie, à la page 79, lorsqu'il veut empêcher les pêcheurs de demander pardon à Dieu en leur disant que c'est trop demander et qu'ils doivent porter au moins 99 temps, par disposition intérieure, la grande peine due au péché, qui est de ne recevoir jamais le pardon.

Ainsi cet écrivain forcé veut d'un côté empêcher le pêcheur de s'adresser à Dieu et de lui demander le pardon de ses péchés et de l'autre il veut que Dieu ne se laisse point aller à une bonté extrême ; qu'il tienne les pêcheurs moyés longtemps et cessant d'infection et qu'il fasse toujours des merveilles en les traitant comme des chiens. Fut-il jamais système plus désespérant et plus outrageux à l'égard de la divine miséricorde ?

Page 87, pour montrer que la vie de l'homme est peu de chose, il dit que Dieu, qui comble si bien le prix et la valeur des choses, a donné la vie de S. Jean Bt pour une gambade et pour un pari d'une petite baladine.

Page 89, que Dieu, qui règle tout avec tant de justice, a donné la tête du plus saint et du plus grand de tous les hommes pour la danse d'une petite effrontée. Quel raisonnement ! quelles expressions !

Page 93, il prétend qu'on doit beaucoup se défier de la dévotion d'émulation. Dieu seul, dit-il, page 94, doit être en nous toute chose. Quand nous remarquons (quelque sainteté) quelque grâce et 99 don extraordinaire dans une âme, il ne faut pas l'admirer ou s'en occuper. Doit-on conclure que c'est faire mal que l'admirer, de méditer les vertus de la St Vierge et des plus grands saints et de s'exercer à les imiter, parce que c'est une dévotion d'émulation, dont il faut se défier.

Enfin, pages 98-99, il donne dans une mysticité ostensible, en parlant du néant du pêcheur, néant volontaire qu'il appelle admirable, par lequel le pêcheur ne se meut point, ne résiste point, et se trouve par là propre aux opérations de Dieu. Mettre ce point là et c'est tout, si souvent et si justement reproché à quel point ?

— T. IV, p. 16 =

Subject d'oraison pour les pêcheurs, tirés des épitres et des évangiles, par un pêcheur. Lyon, Briasson, 1695.

L'auteur est le P. de Clugny, mort en 1694. On trouve dans ce livre des propositions qui favorisent les erreurs du temps. Par ex : « Achève en moi, Seigneur, votre miséricorde et faites moi bien faire le bien que votre grâce me fait faire. » Cette proposition est captieuse et malintentionnée ; elle insinue l'incertitude de la grâce irrésistible

il semble que l'homme soit purement passif et tel que le prétend M. de La Fayette quand il dit en termes express:
« Dieu seul fait tout en nous. »

LE PÈRE

FRANÇOIS DE CLUGNY¹

(1637-1694)

SOMMAIRE. — Sa naissance. — La vertu de Madame sa mère. — Prédiction de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement. — Ses études. — Il enseigne les humanités. — Il reçoit la prêtrise. — Son estime pour sa vocation. — Sa soumission à la volonté de Dieu. — Son esprit de pauvreté. — Sa charité pour les pauvres. — Son assiduité au confessionnal. — Sa conduite dans la direction des âmes. — Ses austérités. — Il est fait supérieur. — Son soin pour les malades. — Ses catéchismes. — Ses grandes occupations. — Ses retraites. — Son respect pour le saint Sacrement. — Sa dernière maladie. — Il reçoit les derniers sacrements. — Sa mort.

Les plus grands pécheurs ne sont pas toujours ceux qui, après leur conversion, ont les sentiments les plus purs d'une parfaite pénitence. Il se trouve souvent des âmes qui, quoiqu'elles aient conservé l'innocence de leur baptême autant qu'on en peut juger par la vie sainte qu'elles ont menées, ne laissent pas d'être pénétrées d'une aussi grande horreur du péché que si elles avaient croupi pendant plusieurs années dans les crimes les plus honteux. De tous les enfants des hommes, il n'y en a

¹ Cette vie est extraite de l'*Abrégé de la vie du P. François de Clugny, prêtre de l'Oratoire*, par un Père de sa Congrégation (le P. Bourée), Lyon, Briançon, 1698, in-12 de 244 pages. Un portrait du P. de Clugny, gravé par J. F. Cars fils, précède le volume.

jamais eu de plus innocent que Jean-Baptiste ; cependant c'est le plus parfait modèle de pénitence qu'on puisse nous proposer.

L'on peut dire quelque chose de semblable du P. François de Clugny, prêtre de l'Oratoire ; il a toujours été dans une très grande innocence, même dès les plus tendres années de sa jeunesse, par les soins extraordinaires que ses parents ont eu de l'élever à la piété, et par la grâce particulière que Dieu lui a faite de l'appeler à l'Oratoire dans un âge où à peine avait-il la moindre connaissance du monde. Cependant tous ceux qui ont eu le bonheur de le fréquenter ont toujours remarqué en lui un esprit de pénitence qui ne se peut exprimer. Tous les livres qu'il a composés, tous les sermons qu'il a faits, tous les entretiens de piété qu'il a eus avec une infinité de personnes, toutes les maximes saintes qu'il a laissées à ceux qu'il dirigeait, ne respirent que pénitence ; et qui aurait pu pénétrer jusque dans l'intérieur de son âme aurait lu sans doute sur un cœur innocent les sentiments de pénitence d'un grand pécheur. La divine Providence, qui l'appelait au sacerdoce et qui le destinait à avoir pendant plusieurs années la conduite des consciences, voulut qu'il éclatât particulièrement en ces deux vertus, de l'innocence et de la pénitence, qui sont les plus nécessaires dans un directeur pour travailler avec édification et avec fruit au salut des âmes.

Il naquit à Aigues-Mortes, en Languedoc, le 4 septembre 1637. Son père s'appelait François de Clugny, gentilhomme de Bourgogne qui, après avoir longtemps servi dans les armées, fut fait lieutenant du roi de cette place, où il épousa demoiselle Anne Du Conseil, de la maison de Condamine ou de Saint-Romans, des plus nobles et des plus qualifiées du Languedoc. Il était déjà avancé en âge quand il se maria ; c'est pourquoi il n

jouit pas longtemps des fruits de son mariage. Il mourut dans son gouvernement et laissa deux orphelins en très bas âge, à savoir : Antoine de Clugny, seigneur des Colombiers, et François de Clugny, dont nous écrivons la vie.

Leur mère, qui se distinguait encore plus par sa piété que par la noblesse de sa naissance, et qui était une véritable veuve, telle que saint Paul la décrit, ne s'appliqua qu'à donner à ses enfants une éducation véritablement chrétienne. Elle eut pour lors de puissants mouvements de renoncer au monde pour entrer en religion; mais ses directeurs et sa propre conscience lui firent connaître qu'elle était plus obligée de veiller sur ses enfants, et qu'elle ne pouvait, sans blesser les lois de Dieu aussi bien que celles de la nature, les abandonner dans un âge si tendre. Elle quitta Aigues-Mortes, après la mort de son mari, pour venir demeurer à Beaune, afin d'être plus près de sa terre des Colombiers. Ce fut dans cette ville qu'elle fit connaissance avec la sœur Marguerite du Saint-Sacrement¹, religieuse Carmélite qui, par l'éclat de ses vertus et le grand nombre de miracles qui se font à son tombeau, a mérité d'être honorée des peuples comme une sainte.

L'aîné de ses fils étant un peu grand, elle le mena à Paris pour le mettre page de la chambre chez le roi. Ce poste, quoique honorable pour un jeune gentilhomme, ne laisse pas d'être très dangereux pour le salut. C'est pourquoi elle voulut rester à Paris, afin d'avoir soin de lui et de veiller continuellement sur sa conduite. Sa vertu y fut bientôt admirée, et feu M^{me} la princesse de Conti²,

¹ Il a déjà été question plusieurs fois de cette sainte religieuse dans ces Vies. (Voir notamment t. II, p. 40.)

² Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin, épousa, en 1654, Armand de Bourbon, prince de Conti. Le P. Cloyseault en a déjà parlé plusieurs fois.

dont la sainteté a été reconnue de toute la France, voulut l'avoir auprès d'elle pour dame d'honneur ; elle ne put refuser à une princesse de ce rang cette grâce. Mais Dieu, qui l'appelait depuis longtemps à la religion, et qui, au milieu des honneurs de la première cour du monde, la conservait dans le recueillement d'une fille de sainte Thérèse, permit qu'au bout de quelques années elle fût atteinte d'une forte maladie qui la mena jusqu'aux portes de la mort ; elle eut pour lors un songe et une vision, dans laquelle il lui sembla que cette sainte fondatrice lui apparaissait pour lui dire que, puisque ses enfants étaient pour lors en état de se passer de ses soins, Dieu voulait qu'elle se fit carmélite, et que le lieu qu'il lui destinait pour cela était le monastère de Beaune.

Pour ne rien faire à la légère, elle consulta sur cette vision les personnes les plus éclairées de France, entre autres le fameux ¹ évêque d'Alet, messire Nicolas Pavillon, et le R. P. Senault, à qui elle découvrit toutes les dispositions de son âme et l'état de ses affaires ; et, après avoir examiné toutes choses selon les règles saintes de l'Évangile, ils conclurent que Dieu l'appelait véritablement à la religion et qu'elle devait lui obéir. Elle reçut cette réponse avec autant de joie qu'un captif qui, après avoir gémi pendant plusieurs années sous les fers d'une fâcheuse servitude, apprendrait la première nouvelle de son élargissement. Elle mit ordre, avec une admirable prudence chrétienne, à toutes les affaires de ses enfants, et se retira ensuite au couvent des Carmélites de Beaune, où elle prit l'habit de sœur du voile blanc. Le P. de Clugny assista à sa profession, étant déjà prêtre de l'Oratoire. Après y avoir fait par humilité tous les ouvrages

¹ On sait combien ce prélat s'honora par sa résistance courageuse aux abusives exigences de Louis XIV sur la régale.

les plus bas de la maison avec une édification extraordinaire, elle y mourut en odeur de sainteté au bout de dix ans.

Elle eut toujours une tendresse particulière pour le cadet de ses fils, dont nous faisons l'histoire, et l'on a cru que Dieu lui avait fait connaître, par quelque signe miraculeux, qu'il serait un jour quelque chose de grand dans son Église; car, lorsqu'il était encore au berceau, elle avait coutume lorsqu'il dormait de lui baiser quelquefois la poitrine, comme un sanctuaire où reposait le Saint-Esprit, ainsi qu'on lit dans l'histoire que saint Léonide avait coutume de faire à Origène.

Cette tendresse augmenta encore de beaucoup par une espèce de prophétie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, qui, après l'avoir offert au saint enfant JÉSUS, à l'âge de trois à quatre ans, et avoir prié quelque temps pour lui, assura cette bonne mère qu'il serait un jour un saint prêtre et un des grands ornements de l'Oratoire. Elle remarqua dans la suite tant de piété et de discernement en lui, qu'elle voulut qu'il fit sa première communion à sept ou huit ans, ce qui fut une source de bénédictions pour la suite de sa vie et peut-être la cause de la fidélité avec laquelle il a toujours conservé son innocence baptismale.

Aussitôt qu'il fut en état d'aller en classe, elle le mit pensionnaire au collège des prêtres de l'Oratoire de la petite ville de Beaune, où il fut l'exemple de tous ses condisciples par sa piété, sa modestie et son assiduité à l'étude. Il lui arriva dans ce temps un accident fâcheux qui faillit lui coûter la vie, et dont il a été incommodé tout le reste de ses jours. Montant un jour un escalier avec trop de précipitation, il se laissa tomber et donna de la tête si rudement sur le pavé qu'il en fut dangereusement blessé. Cette plaie lui causa de si grandes con-

vulsions, que les médecins crurent que le trépan lui était absolument nécessaire; il souffrit cette opération douloureuse avec une constance qui surprit tous ceux qui en furent témoins. Pendant tout ce temps, il eut toujours les yeux sur sa bonne mère, qui, ressentant dans son cœur toutes les plaies qu'on faisait à son fils, n'aurait pu retenir ses larmes si elle n'avait été soutenue par la générosité avec laquelle il les endura sans jamais jeter un seul cri.

Après qu'il eut été guéri, il continua ses études comme auparavant, et à peine eut-il achevé sa rhétorique qu'il laissa voir le désir qu'il avait d'être reçu dans la congrégation de l'Oratoire. Étant allé trouver sa mère, qui était pour lors à Paris auprès de M^{me} la princesse de Conti, il éprouva une protection particulière de la sainte Vierge sur lui; il rencontra un soir par les rues un homme qui, après lui avoir fait plusieurs caresses, voulut le faire entrer dans une maison malgré lui; il s'en défia, et cet homme, voyant sa résistance, menaça de le maltraiter et même de le tuer. Fort surpris de ce procédé, et ne sachant à qui avoir recours, il lève les yeux, et apercevant une image de Notre-Dame qui était au-dessus de la porte d'une maison voisine, il l'invoqua dans son cœur et la pria de le délivrer du danger où il se trouvait. Dans le même temps, cet homme le laissa aller sans lui faire aucun mal. On a su depuis que cette maison où il voulait le mener était un lieu infâme, dans laquelle il avait dessein de lui faire perdre son innocence. Dieu le mit bientôt à couvert de semblables dangers en le faisant recevoir dans l'Oratoire, où il entra n'étant âgé que de quatorze ans¹.

Après son année d'institution, il alla étudier en philo-

¹ Le 11 novembre 1651.

sophie à Juilly, d'où il revint à Paris faire son cours de théologie, dans laquelle il fit un merveilleux progrès, ayant l'esprit naturellement bon et solide. On le fit enseigner la grammaire et les humanités pendant quelques années en plusieurs collèges ¹, où il fut toujours un exemple de piété, de zèle, de mortification et de modestie, parlant peu, étant fort retiré, et d'une exactitude inviolable à tous les règlements. Il prenait un soin extraordinaire de ses écoliers, n'oubliant rien pour les faire avancer dans les sciences et dans la vertu. Dieu bénit visiblement son travail, car on remarqua toujours quelque chose de plus modeste dans ceux qui avaient eu l'avantage d'être sous lui, et on les distinguait par leur piété et par leur modestie dans les collèges et dans la maison même de leurs parents.

Lorsque François de Clugny eut atteint l'âge que prescrivent les saints canons pour le sacerdoce, ses supérieurs, qui remarquaient depuis longtemps en lui toutes les dispositions requises pour en remplir dignement les devoirs, l'obligèrent de s'en approcher, et, après avoir passé par tous les degrés, il reçut enfin, pour leur obéir, la prêtrise à Troyes, la veille de Pâques ² 1662, au sortir d'une maladie très dangereuse où il crut mourir. Le Père céleste ayant voulu qu'à l'exemple de son Fils adorable, le modèle de tous les prêtres, il fût victime avant que d'être honoré de la dignité de sacrificateur. Quelque temps après il vint à Beaune ³, où il eut la consolation d'assister à la profession de sa mère.

Il estimait infiniment sa vocation à l'Oratoire, et il

¹ Entre autres à Vendôme (1657), au Mans (1659), à Angers (1660). (*Arch. nat.*, MM. 577 et 578.)

² 29 mars.

³ En se rendant à Monthrizon, où ses supérieurs l'envoyaient « régenter la rhétorique ».

n'en parlait jamais qu'avec des sentiments et des transports d'amour et de reconnaissance qui ne se peuvent exprimer, le préférant à tous les établissements les plus avantageux et les plus honorables qui soient dans le siècle. Il avouait qu'il n'avait eu la moindre pensée d'en sortir, depuis le premier jour qu'il entra dans l'institution, et que de jour en jour il s'y sentait plus attaché. Son grand étonnement était qu'il s'y trouvât des esprits si déraisonnables, car c'est ainsi qu'il les appelait, qui quittassent un état si saint et si honorable en toutes manières pour en prendre d'autres, où ils ne trouvaient le plus souvent que chagrins et que dangers pour leur salut. Il avait beaucoup de vénération pour tous les ordres religieux ; mais l'Oratoire avait son cœur, et il bénissait tous les jours le Seigneur de lui avoir inspiré ce parti, s'écriant avec le prophète¹ : « Oh ! que ce sort qui m'est « échu est excellent ! oh ! qu'il m'est avantageux ! »

Mais Dieu, qui se plaît à purifier ses élus par la tentation, éprouva le P. de Clugny comme il avait fait autrefois le saint homme Tobie. Un jour qu'il était dans la bibliothèque du collège de Montbrison, où il enseignait pour lors la rhétorique, il fut surpris d'un si grand éblouissement que ses yeux s'obscurcirent entièrement, en sorte qu'il fut tout à coup privé de la vue et qu'il demeura aveugle pendant plusieurs jours. Un accident si fâcheux aurait troublé tout autre que lui ; mais il adora les ordres de la Providence et se soumit à tout ce que Dieu voulait faire de lui ; et s'il lui demanda quelquefois avec l'aveugle de l'Évangile² : *Seigneur, que je voie*, il ajouta toujours aussitôt avec une résignation admirable : *Que ce soit toutefois votre volonté qui se fasse et non la mienne.*

¹ xv, 6.

² Saint Marc, x, 51.

Dieu se contenta de la disposition de son cœur ; car au bout de quelque temps ce grand obscurcissement diminua, et il commença à apercevoir les objets les plus proches, et peu à peu sa vue se fortifia ; en sorte qu'il commença à lire et à écrire, quoique avec peine. On l'obligea d'aller à Paris pour se faire traiter par les plus habiles oculistes. Mais tous leurs remèdes furent inutiles, et toute sa vie il a eu la vue très basse. Il savait que le P. Lejeune, ayant la même incommodité que lui, était devenu aveugle pour n'avoir rien voulu diminuer de ses austérités, et surtout pour s'être servi de disciplines trop rigoureuses et trop fréquentes ; cependant cela ne l'empêcha pas de continuer toujours ses mortifications comme auparavant, de porter le cilice, de prendre la discipline, de se couvrir de ceintures et de chaînes de fer, et de pratiquer quantité d'autres austérités avec autant de ferveur que s'il avait été en parfaite santé ou qu'il n'y eût eu rien à craindre pour ses yeux.

Après un séjour de quelques mois à Paris, il vint à Dijon, où il a toujours demeuré jusqu'à sa mort, à savoir l'espace de vingt-neuf ans, c'est-à-dire depuis l'an 1665¹ jusqu'à l'an 1694. Ses parents, le voyant en cet état, crurent qu'il aurait besoin de quelque revenu pour subvenir à ses infirmités. C'est pourquoi un de ses cousins, à son insu, lui résigna un jour de Rome deux chapelles qui pouvaient valoir, par communes années, quatre à cinq cents livres, et après que les provisions furent venues, étant bien persuadé qu'il les refuserait, il les remit à son frère, M. de Colombiers, pour les lui faire accepter. Ce ne fut qu'après plusieurs résistances qu'il se soumit avec peine d'en prendre possession. Il en jouit environ deux ans, pendant lequel temps il employa

¹ Il reçut l'ordre de cette destination le 21 mai.

tous les revenus à faire des réparations et des ornements à ces chapelles ; mais la tendresse de sa conscience lui faisait toujours appréhender de n'en pas faire un usage assez légitime ou de n'en pas acquitter toutes les charges assez fidèlement, il s'en démit entre les mains des collateurs, et, ce qui est encore plus édifiant, il exigea de son frère, sur le revenu de son patrimoine, une somme de douze cents livres pour les donner aux pauvres, afin de les dédommager de tout ce qu'il avait peut-être pu s'approprier des revenus de ces chapelles durant le temps qu'il en avait joui. Ainsi, bien loin d'en avoir rien touché ni converti la moindre chose à ses usages, il y a beaucoup mis du sien.

Que si l'on croit qu'il a été trop scrupuleux sur ces matières, il y en a sans doute une infinité qui ne le sont pas assez ; et c'est un effet de la providence de Dieu sur son Église de lui donner de temps en temps de semblables ministres pour modérer ou confondre l'avidité insatiable de ces profanes usurpateurs du patrimoine de JÉSUS-CHRIST, qui disent : *Possédons le sanctuaire comme notre héritage*¹. Mais on sera encore plus touché quand on verra de quelle manière il en écrit à son frère dans une de ces lettres, dont voici un petit fragment : « La
« peine que je souffre depuis deux ans que je possède
« mes bénéfices, s'augmente tous les jours au lieu de di-
« minuer. Je vous conjure, au nom de Dieu et de toute
« l'amitié que vous avez pour moi, de souffrir que je
« les quitte ; ma damnation, que je vois inévitable, si j'en
« use autrement, me jette dans un trouble qui m'ôte le
« repos. Je vous prie d'avoir égard à mon éternité. Je ne
« sais si je les ai bien acquis ; mais je suis persuadé que
« je m'en acquitte fort mal. Je n'examine pas si les au-

¹ Ps. LXXXII, 43.

« tres bénéficiers font mieux ; c'est à Dieu à juger du tout ; mais la crainte de me perdre fait que je ne puis me résoudre à les garder davantage, ni aussi à les remettre à mes neveux, de peur de contribuer à leur damnation. Je ne puis aller contre ma conscience. Appelez-la scrupuleuse tant qu'il vous plaira ; il vaut mieux manquer par cet excès que par un autre opposé. »

L'amour que le P. de Clugny avait pour la pauvreté le porta dans le même temps à faire à son frère une donation universelle et irrévocable de tout ce qu'il pouvait prétendre de sa maison. Ce sacrifice fut d'autant plus méritoire qu'il n'eut aucun égard à plusieurs infirmités habituelles auxquelles il était sujet ; il les supportait avec une patience admirable, le Seigneur le disposant ainsi à inspirer plus efficacement la soumission chrétienne aux malades qu'il visitait. Car c'était pour lors sa plus grande occupation ; il cherchait les plus abandonnés dans les rues écartées, même aux villages voisins, et il leur rendait tous les secours spirituels et temporels que la charité la plus tendre et la plus ingénieuse peut inspirer. Il était presque toujours dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les greniers où des misérables étaient, pour les soulager. Il fit durant deux ans entiers des exhortations de piété toutes les semaines, en chacune des prisons, à savoir en celle de la Conciergerie et en celle de la Maison de ville, avec une si grande affluence de peuple qu'à peine les prisonniers, pour qui elles se faisaient, pouvaient y trouver place.

Il était d'une assiduité infatigable au confessionnal. Il le regardait comme son centre et le lieu de son repos ; il perdait souvent le manger et le sommeil pour y aller. Ni ses infirmités, qui pendant quelques années étaient fort fréquentes, ni ses autres occupations ne le purent jamais obliger à se relâcher de ce travail, jusqu'à ce

que la maladie dont il mourut, qui fut une fièvre maligne et pestilentielle, le prit au confessionnal. Une de ses pénitentes s'étant aperçue qu'il avait le frisson, le pria d'aller se reposer. Mais il méprisa cet avis, et, après avoir rendu encore quelques visites de piété, il se retira en sa chambre, récita son bréviaire pour le lendemain et se mit au lit, d'où jamais il ne s'est relevé.

La haine que Dieu lui avait donnée pour le péché était telle qu'elle se faisait aisément remarquer, et qu'il l'imprimait assez souvent dans les âmes lorsqu'on se confessait à lui. Quoiqu'il eut sous sa conduite des âmes d'une piété éminente, cependant il n'a jamais entrepris de les conduire par des voies sublimes et extraordinaires. Il était ennemi de toutes ces spiritualités nouvelles et de ces raffinements de dévotion qui donnent lieu à une infinité d'illusions. Ce qu'il demandait davantage dans ceux qu'il dirigeait, était l'horreur du péché, la mortification des sens, l'esprit de pénitence et la défiance de soi-même. Il y en a qui se sont retirés de sa conduite pour ne pouvoir s'accommoder de ses maximes; mais il y en a plusieurs autres qui ont heureusement éprouvé que ce qu'il n'avait pu obtenir d'eux par ses paroles et ses remontrances, il l'avait obtenu de Dieu par ses gémissements et ses pénitences; car souvent il mêlait de son sang à celles de ses soupirs, prenant de cruelles disciplines pour fléchir la justice de Dieu irrité contre les pécheurs.

Il ne savait ce que c'était que de faire distinction des personnes : les riches et les pauvres, les ignorants et les savants, les petits et les grands, tous étaient également bien venus auprès de lui, pourvu qu'ils voulussent entrer dans les maximes de l'Évangile. Son inclination néanmoins le portait davantage vers les pauvres, parce que, outre que le danger était moindre pour lui, il y

trouvait ordinairement plus de simplicité et de disposition à faire ce qu'il souhaitait d'eux pour leur salut. Une personne très qualifiée désira se mettre sous sa conduite et le fit prier de vouloir la recevoir ; il y apporta d'abord beaucoup de résistance. Cependant, comme elle promit de suivre exactement tous ses avis, il se rendit à ce qu'elle désirait. Mais ayant appris quelque temps après qu'elle avait donné un bal dans sa maison, sur ce qu'elle crut ne pouvoir s'en dispenser à cause du rang qu'elle tenait dans la province, il rompit entièrement avec elle et ne voulut plus la confesser. Bien loin que cette personne fût fâchée contre lui, elle en conçut même plus d'estime et plus de respect.

Il a été si animé de l'esprit de pénitence, qu'on peut dire que cette vertu régna dans toute sa vie aussi bien que dans tous ses écrits. Dès l'âge de dix à onze ans, ne sachant encore ce que c'était que discipline, et n'en ayant jamais vu, il s'en faisait avec des cordes en sa manière, et il meurtrissait une chair innocente, qui n'était pas capable de se révolter contre l'esprit ; ce fut comme un essai de ce qu'il fit étant avancé en âge. Tous les vendredis au soir, il se contentait d'un morceau de pain pour sa collation, aussi bien que tous les jours de carême et les autres jeûnes de l'année. Il a entrepris diverses années de jeûner le carême selon l'ancien usage, c'est-à-dire en ne faisant qu'un seul repas sur le soir, après vêpres, à quoi il joignait tant d'austérités qu'il en est toujours tombé malade. Quatre ou cinq ans avant sa mort, n'estimant rien tout ce qu'il avait fait alors, il voulut essayer de passer le carême entier au pain sec, visitant, depuis le matin jusqu'au soir, les pauvres et les malades, et s'accablant de plusieurs autres mortifications. Après treize jours de cette manière de jeûne, il succomba, sentant une diminution notable de ses forces ; il fallut de

nécessité se rendre et prendre le train ordinaire de la communauté. Il portait presque toujours une haire très piquante ; comme elle ne lui paraissait néanmoins pas assez rude, il en fit faire une qui, presque à chaque maille du crin dont elle était tissée, avait deux petites pointes de fer, ajoutant à cela une ceinture aussi de fer autour de ses reins. Il s'était lui-même fabriqué une cuirasse ou un corselet de fer-blanc battu et un peu maniable, mais râpé en dedans, sur le modèle de celui qu'il avait lu que portait saint Pierre d'Alcantara, pour qui il avait une dévotion particulière. Il passait d'ordinaire les nuits sur une planche de bois qu'il mettait sur sa petite couche. Il éloignait son oreiller et ne s'appuyait que sur un bloc de bois qui lui servait de chevet. Ses disciplines étaient sanglantes et fréquentes, même quotidiennes, car le plus souvent il la prenait deux fois par jour et une fois durant la nuit. Toutes les nuits du 24 au 25 de chaque mois, il prolongeait ses oraisons et prenait la discipline à minuit pour honorer le mystère du Verbe incarné, devenu la victime de nos péchés. Il n'est jamais monté en chaire sans l'avoir prise de même auparavant, portant en son corps les stigmates de JÉSUS-CHRIST. Ses veilles étaient fréquentes ; le frère infirmier a déclaré qu'il ne passait jamais la nuit devant sa chambre qu'il ne s'aperçût qu'il était debout pour prier ou méditer. Enfin nous ne finirions jamais si nous voulions rapporter toutes les sortes de pénitences dont il s'est servi pour mortifier son corps, et il n'y a point d'hommes au monde, si sensuels qu'ils puissent être, qui s'étudient avec tant de soin à contenter leurs appétits et leurs sens, que le P. de Clugny s'appliquait continuellement à les mortifier et à les faire souffrir.

Il y avait déjà vingt-sept ans qu'il vivait dans la Congrégation dans une grande odeur de piété, et quatorze

qu'il résidait à Dijon, lorsqu'on le nomma à la supériorité de la maison de cette ville¹. Cet ordre l'humilia d'une manière étonnante. Il écrivit lettres sur lettres pour s'en défendre, mais il fallut obéir. Il ne prit de la supériorité que les soins et les inquiétudes qui en sont inséparables, quand on veut s'en acquitter véritablement et remplir ses devoirs dans toute leur étendue. Les marques de distinction lui étaient insupportables; il les souffrait par nécessité, mais il en gémissait devant Dieu par humilité².

Il veillait sur tous les besoins des particuliers, et il les prévenait avec une bonté, une tendresse et une charité qui lui gagnaient tous les cœurs, n'épargnant rien pour soulager les infirmes et les malades, résolu d'engager et de vendre, s'il était nécessaire, les vases sacrés et jusqu'au dernier calice de la sacristie pour leur procurer tous les secours possibles. Comme quelqu'un lui témoigna un jour de l'étonnement de cette disposition : « Les « fidèles, dit-il, sont les membres de JÉSUS-CHRIST, et « ces vases, quoique d'or et d'argent, ne sont dans le « fond que de la terre. »

Un frère, durant sa supériorité, devint asthmatique et paralytique d'une partie de son corps. Ainsi, bien loin d'être en état de servir les autres, il eut besoin qu'on le servît lui-même. Le P. de Clugny lui affecta un frère pour avoir soin uniquement de lui; il lui fit faire une cheminée en sa chambre et eut soin qu'il ne manquât de rien, lui rendant pendant le jour plusieurs visites, qui adoucissaient beaucoup son mal et lui donnaient beau-

¹ En 1680.

² Il aimait, dit le P. Bourée, à s'appeler « le supérieur du *Benedicite*, prétendant qu'il n'était propre qu'à réciter cette prière..., ne se distinguant en rien par sa vertu ».

coup de consolation. Un autre frère tomba malade et fut bientôt réduit par la violence de sa maladie en la dernière extrémité; il fut traité avec autant de soin, d'affection et de dépense que s'il avait été le général de la Congrégation.

Les trois années de sa supériorité étant expirées, on voulut l'obliger de continuer encore trois autres années¹; mais son humilité y apporta encore tant de résistance, qu'on ne put se dispenser de lui accorder ce qu'il demandait et de le décharger de cet emploi. « Où avais-je l'esprit, disait-il depuis, pour consentir à exercer une telle charge? » ne pouvant assez s'étonner qu'il eût accepté cette supériorité.

Ce fut dans ce temps qu'il se chargea lui-même de faire des catéchismes tous les dimanches, depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Pâques, sur le symbole des Apôtres, les sacrements et les commandements de Dieu et de l'Eglise, l'oraison dominicale et les quatre fins de l'homme. Il les continua durant huit ans avec un succès merveilleux. Quand on voulait lui donner quelques louanges sur le grand concours de peuple qui y venait de toutes parts, il les rejetait. A l'exemple de la sainte Vierge, louée par sainte Elisabeth, il glorifiait le Seigneur et le bénissait de ce que l'amour de sa divine parole n'était pas encore éteint dans tous les cœurs, et il prenait de là occasion d'exhorter les autres à retrancher de leurs sermons tous les vains ornements de l'éloquence, qui empêchent souvent l'effet de cette parole sacrée, et à la prêcher dans la simplicité évangélique. Il ne laissait pas que de crier avec beaucoup de zèle et de force contre les désordres, et particulièrement contre le luxe et la vanité des personnes du sexe, ce qui en offensa

¹ Ordre du conseil du 2 août 1683.

quelques-unes. Un jeune homme de qualité, épousant leur querelle, dit un jour dans une compagnie qu'il méritait d'être enfermé dans les petites maisons. Ce discours si offensant lui fut rapporté ; il l'approuva comme étant très raisonnable à son sens, et il répondit, avec sa modération ordinaire, que si on lui avait rendu justice, il y aurait déjà longtemps qu'on l'y aurait mis. Depuis, ayant appris qu'une personne qui touchait de fort près à cet officier était engagée dans une affaire fâcheuse à l'armée, il employa tout le pouvoir qu'il avait sur son frère et sur son neveu pour l'en retirer, ce qu'ils firent l'un et l'autre à sa seule considération.

A mesure que ce saint homme avançait en âge, il était plus reconnu et plus recherché. Les affaires de conscience se multipliaient de jour en jour, de telle sorte qu'à peine pouvait-il suffire à entendre les confessions de ceux que la divine Providence lui adressait, à faire les réconciliations pour lesquelles tous les jours on l'employait, répondre à ceux qui le consultaient de divers endroits, visiter les malades et préparer ses prédications. Il n'a jamais pu trouver les six dernières années de sa vie assez de temps pour achever les sujets d'oraison sur les Évangiles et sur les Mystères, qu'il s'était engagé de donner au public¹ ; il voulait les opposer comme un contrepoison aux spiritualités prétendues de l'amour pur et du quietisme, qui de son temps faisaient du bruit

¹ Le P. de Clugny ne publia que la *Dévotion des pécheurs* (1685); le *Manuel des pécheurs* (1686) de l'*Oraison des pécheurs* (1689), et les trois premiers volumes (Avent et Carême) des *Sujets d'oraison pour les pécheurs*. La première partie, jusqu'à la page 223 du quatrième volume de ce dernier ouvrage, est encore du P. de Clugny, mais ne parut qu'après sa mort, par les soins du P. Bourée, qui continua ce volume, et publia aussi le cinquième. Voir notre *Bibliographie Oratorienne*, p. 25.

et avaient quelques partisans dans Dijon, lesquels, ôtant aux âmes tout sentiment de leur pauvreté, les engageaient ordinairement dans des illusions grossières et pitoyables.

Quelques grandes et saintes que fussent ses occupations, cela ne l'empêchait pas de faire régulièrement tous les ans une retraite de dix jours, pendant laquelle il ne parlait à personne, ne paraissant pas même aux conversations de la communauté, mais se retirant aussitôt après le repas en sa chambre pour s'entretenir avec JÉSUS-CHRIST. Le temps qu'il prenait d'ordinaire pour cela était depuis les Rois jusqu'au Carême.

Il avait pris dans l'Oratoire ce grand respect dont il était rempli pour les fonctions et les cérémonies ecclésiastiques. Il étudiait les rubriques et il s'appliquait à les observer avec toute l'exactitude imaginable. Il ne pouvait souffrir qu'on se précipitât en chantant les divins offices ou qu'on ne gardât pas les médiations. « Qu'avons-nous, disait-il, de meilleur à faire que « l'œuvre de Dieu ? » Il se mettait comme en colère lorsqu'on ne profitait pas de ces sortes d'avertissements.

Son esprit de religion et sa vénération pour le saint Sacrement ne peut se décrire, tant elle était profonde. Il en a établi l'adoration perpétuelle à l'hôpital de Sainte-Anne et au Bon-Pasteur, pour tous les jeudis et toutes les fêtes de l'année.

L'année 1694, où Dieu, en sa colère contre nos péchés, visita son peuple par des fièvres malignes et pestilentiennes, sa charité immense l'ayant porté à secourir les malades avec une assiduité inconcevable, il fut atteint, comme il était presque inévitable, d'une fièvre pourprée. Il la négligea les premiers jours, ne traitant son mal que de rhume ou de douleur de tête ; c'est pourquoi on ne put gagner sur lui qu'il se mît au lit. Il pas-

sait les journées entières assis dans une chaise de repos, se faisant quelquefois faire la lecture ou s'entretenant de discours de piété avec ceux de la maison. Il n'y eut que lui qui n'en eût aucune appréhension, quoique naturellement il craignît beaucoup la mort. Il lui arriva, ce que Dieu par sa bonté permet d'ordinaire qu'il arrive aux âmes qu'il conduit par cette voie, de dissiper alors toutes ces frayeurs et calmer les agitations de leurs consciences; son cerveau fut attaqué dès le moment qu'il se mit au lit, et il ne conserva depuis ce temps que très peu de liberté d'esprit, étant toujours plongé dans un profond sommeil et un assoupissement léthargique. Il vérifia de la sorte ce qu'il avait accoutumé de dire, qu'on ne doit pas craindre de mourir en bête quand on a vécu en ange, c'est-à-dire qu'on ne doit pas beaucoup appréhender de mourir sans cette liberté et cette présence d'esprit qu'on souhaite tant dans cette dernière extrémité, lorsqu'on a bien vécu. Car les trois ou quatre derniers jours de sa maladie, qui n'en dura en tout que douze ou treize, il avait presque perdu toute connaissance et tout sentiment. Comme on s'en aperçut, on se hâta de lui donner les derniers sacrements. Il demanda, dès le lendemain qu'il se mit au lit, la sainte Eucharistie, et un prêtre de la maison la lui apporta la nuit pour la recevoir à jeun. Le jour suivant on lui donna le viatique, qu'il reçut avec une dévotion singulière, et l'extrême-onction lui fut administrée peu après qu'il eut perdu tout à fait la connaissance.

Pendant ses rêveries, il paraissait beaucoup occupé du Verbe incarné, et comme on le pressait de répondre si JÉSUS-CHRIST lui était présent, il répondit : « Oui, sans « doute, et je l'adore dans le fond de mon cœur. »

On fit de tous côtés des vœux pour le recouvrement de sa santé ; mais les fruits qu'il avait portés pendant sa vie

étaient mûrs, et Dieu désirait les recueillir. Il mourut donc par l'ordre du Seigneur, *jubente Domino*, le 21 octobre 1694, vers les neuf heures du soir, âgé de cinquante-sept ans, dont il en avait passé quarante-trois dans la Congrégation.

Dès que la nouvelle de sa mort fut répandue par la ville, on accourut en foule à l'Oratoire pour le voir dans son cercueil et toucher ce corps qui avait servi d'organe au Saint-Esprit. Diverses personnes, sous prétexte de lui baiser les pieds ou les mains, coupèrent ses cheveux, arrachèrent ses ongles ou quelques pièces de ses habits. Les uns lui firent toucher leurs chapelets, les autres leurs heures ou leurs mouchoirs. Tout ce qui avait servi à son usage fut recherché comme des reliques et recueilli avec un extrême empressement. Plusieurs l'ont invoqué pour leurs besoins spirituels et temporels, et reconnaissent avoir éprouvé l'efficacité de son intercession auprès du Tout-Puissant. Ces sortes de preuves augmentèrent tous les jours, ce qui nous donne un juste sujet de croire que sa mémoire sera à jamais en vénération et en bénédiction dans l'Église, mais particulièrement en la congrégation de l'Oratoire.



CONDUISEZ BEBE
A LA CONSULTATION
DE NOURRISSONS



PROPRIETE DES
MAGASINS
DE BEBES



DE NOURRISSONS

me Montmartre 7
impasse St Eustache
Paris (1)

De Clugny

Abrié de la vie du F. François de Clugny prêtre de l'Oratoire
par un Frère de sa Congrégation (F. Bourée)
Lyon Briasson 1698

Sujets d'oraison pour les pêcheurs, tirés des Epîtres et des Evangiles
de l'année par un pêcheur Lyon Briasson 1795.96 5 vol

Le Manuel des pêcheurs par un pêcheur divisé en 2 parties
Lyon Briasson 1713 3^e édition

48^e Journal : Vie de Jannet p. 77
Les négociations engagées dès 1628 au sujet de ce prisonnier (S. Martin des
Champs) ont fait croire à Battell que le petit fils de l'amiral était
celui de l'Oratoire jusqu'au moment après la mort de son frère

François de Clugny (1637-94)

Oeuvres spirituelles ^{Lyon 1696} 11⁰ vol in 12 ^{les oeuvres forment 11 vol in 12 sans nom d'auteur. Le titre seulement par un pechent}
de la dévotion des pêcheurs pénitents par un pechent 1675 in 12 292 pages

id 3^e édition Lyon 1701 in 12

Le manuel des pêcheurs par un pechent 1686

id Lyon 1713 in 12

Sujets d'oraison pour les pêcheurs Lyon ¹⁶⁸⁹ 1695 2 vol in 12
¹⁷⁰¹

Vie du P. du Cordreau in 4 ??

de N.T. traduit en français avec des notes 1686, 2 vol in 4

Traité de la grâce

théologie française

Vie de sainte Marguerite du S. Serment

Vita Christi en quatre évangiles

Traité des souscriptions aux const. des Papes

Le journal d'Estienne

Gettes offus de l'enfant Jésus

de l'athéisme de la dévotion Lyon 1681 in 12

Voir Moréri 2. suppl. I, 646

1. suppl. I, 297



ÉGLISE SAINT-EUSTACHE

Dimanche 24 Novembre 1935, à 14 h. 30
FÊTE TRADITIONNELLE DE

SAINTE-CECILE

NEFS LATÉRALES

ENTRÉE POUR UNE PERSONNE

par le Portail de la rue du Jour

M. M. 610, p. 29

Le Confrère François de Clugny, fils de Guy, gouverneur d'Aigues-Mortes
au Diocèse de Montpellier et de Dame Anne de Conseil, natif d'Aigues-Mortes
âgé de 15 ans, entra le 7 de Novembre et fust vestu le 11
Il a étudié en rhétorique



ÉGLISE SAINT-EUSTACHE

OFFICE
DU
VENDREDI-SAINT
10 Avril 1936 à 15 h.

CHŒUR

ENTRÉE POUR UNE PERSONNE

Impasse Saint-Eustache

Les Quêtes sont faites au profit des Œuvres de la Paroisse

28 X 1822 Convoi de

Louise Degouttes 46 ans née avant hier 12 rue d'Orléans
épouse de Louis Marie Jacques Vicomte Du Lorges
en fiancée de Charles Auguste marquis de Clugny, son gendre
et Benoit Poulet, propriétaire aïeule maternel.

pour le P. de Clugny

MM. 610 , page 58 , N° 264

Le Conf. François de Clugny

Né à Aigues-Mortes 15 ans

Fils de Guy, gouverneur d'Aigues-Mortes, Dioc. Montpellier et Anne de
Cousail

Humanités et rhétor.

Entré à Paris le 7 , vêtu le 11 d'oct 1651

Pension :

à S^t Eustache de Paris

Jeudi 19 sept 1822 convoi de

Cosme Constantin Alphonse de Clugny, célibataire, 19 ans,

fils de Joseph Antoine Michel Ange de Clugny

et de Rachel fortunée Buonora son épouse

Dû à la ville, 11 rue Traissnée N° 11 en présence de

M. François Tacisi ami

M. Henri Céleste de Clugny, frère

de Clugny

" Le jeudi 19 septembre 1822 a été présenté à l'église le corps de
" M. Cosme Constantin Alphonse de Clugny, célibataire, âgé de
" 19 ans, fils de M. Joseph Antoine Michel Ange de Clugny
" et de Rachel Fortunée Buongora, son épouse
" Décédé de la veille, muni des sacrements de l'église
" me Graissée M. "
en présence de M. François Tacini, ami
et de M. Henri Céleste de Clugny, son frère, qui ont signé

de Clugny

Généalogie de la maison de Clugny, prouvée contradictoirement
sur la foi des auteurs et des titres

Dijon, Michoud vers 1722 in f° de 207 pages

de Clugny

M. M. 583 p. 378

Liens imprimés sans permission

Clugny

Le manuel des pêcheurs,
par un pêcheur. Première
partie. à Lyon chez
Antoine Briasson rue Mercière
près la mort qui trompe, au
Soleil. n. DC. XEVI avec
app. et Priv. du Roi en 12
ff 11* ff. 300 - 163
Le priv. est du 8 juin 1686
à Paris J'imprimeur pour la première
fois le 27 octobre 1686.

Clugny

Le manuel des pecheurs

Lyon 1696 in 12

4 - 14 - 7 - 2148.

Cluzey

Le manuel des Pecheurs
par un pecheur

a Dijon chez Antoine Farist
ind lib. place S. Jean.

n DCLXXXVI don app. de
priv. in 12

ff. 12* pp 301.

(même priv. que dans l'autre
ed.).

Chigny

Le manant des pecheurs.

Dijon 1686 in 18

4 - 14 - 7 - 2147.

Cluzey

La Section des Pecheurs
par un pecheur Etranger
édition Recue et corrigée
à Lyon chez aut. Briasson
n° DCC1 avec app. et privil.

in 12 ff. 11* ff 285 / 1*

Le privil. est du 5 dec. 1684
achevé d'impr. pour la 1^{re} fois
le 28 fev. 1685

Blanc n° 2250

Cluzung

La Section des Pêcheurs

Lyon 1701 in 82

1-10-8-2-2250

Beaune. n.º 1662

Cluzey

Sujets d'oraison pour les pasteurs
sur tous les mystères de l. I. S. C.

~~pour les pasteurs~~ tirés des épîtres
et des leçons de l'année par un pasteur

t. I. Lyon aut. Bruffon MDCXCV
avec app. et priv. du roi portait sur
P. de Cluzey dédié à M^{re} de Ch.

Brevet Jean de Chailly... par
l'imprimeur in 12 ff 11* pp 243
le priv. est du 18 janv. 1692. Achevé
d'impr. pour la 1^{re} fois l'avant et la
carême le 1 oct. 1694.

t. II pp 331 f. 1*

t. III pp 326

t. IV à Lyon ch. aut Bruffon MDCXCVI

pp 595

t. V sur tous les mystères de l. I. S. C.
à Lyon.... MDCXCVI

pp 507 f. 1*

Achevé d'impr. pour la 1^{re} fois le
mystères de.... le 10 janvier 1696

Clayton

Subjects I raise on

Lyon 1695 5 vol in 12

1-B-3-1662

648 **CHAMPION DE VILLENEUVE** (Clément-Félix), doyen des avocats, ministre de l'Intérieur en 1792, né à Versailles en 1758, m. en 1844. — Lettre aut. signée. *Paris*, 25 mai 1819, 1 p. in-4. 20 fr.

Il dit le plaisir qu'il aura d'aller à la réunion de la Chambre des Avoués.

649 **CHAMPOLLION-FIGEAC** (Jacques-
Louis), célèbre archéologue, né à Figeac

657 **CLUGNY** (Pierre-Etienne-Bernard de),
baron de Nuits, contrôleur général des
finances qui établit la Loterie royale en
France, né à Dijon en 1729, en m. 1776. —
Lettre aut. signée à M. de Braquemont.
Versailles, 7 déc. 1770, 1 p. in-4. 50 fr.

Réponse aux compliments qu'on lui avait fait à
propos de sa nomination à l'Intendance générale
de la Marine et des Colonies.

Le P. François de Clugny

M. M. 607, 2^e catalogue, N. 252 =

François de Clugny, D' Aignes-Mortes, entré à Paris en 1651, prêtre en 1662,
mort en 1694

M. M. 610, N^o 263 =

François de Clugny, fils de Guy de Clugny, gouverneur D' Aignes-Mortes, Doyen de
Montpellier et de Dame Anne de Conseil, natif D' Aignes-Mortes, âgé de 15 ans,
entré le 7, Vêtu le 11 Novembre 1651
Il a étudié en rhétorique.

Nécrologe = mort à Dijon, dans une grande odeur de piété le 21 octobre 1694.

Listes des Assemblées = 1663, Beaune Act

1666 Dijon

1669 "

1672 "

1675 "

1678 "

1681 " supérieure

1684 "

1687 "

1690 "

1693 "

Bicaïs = L'Oratoire de France

[Copie de la Bibl. Nle, B.I. p. 551.
Mss. D' Aisp, B.I. p. 713.

François de Clugni de Colombié, d'une ancienne noblesse de Bourgogne, qui se soutint encore avec honneur dans la province et au chapitre noble de St Jean de Lyon, naquit en 1637 à Dignes-Mortes, où son père était lieutenant du roi. Sa mère étant devenue veuve, peu d'années après lui avoir donné le jour, prit grand soin de son éducation et voulant lui inspirer de bonne heure les sentiments de religion dont elle avait toujours été animée, elle le mit en pension avec ses frères au collège de Beaune dirigé par les Pères de l'Oratoire, qui, charmés des rares qualités de leur élève, le reçurent avec empressement dans leur Congrégation en 1652. M^{re} de Clugni ayant pourvu à l'éducation de sa famille, se démit de sa place de Dame d'honneur qu'elle occupait auprès de Anne Marie Martinozzi, princesse de Conti, et abandonnant entièrement le monde, elle se retira aux Carmélites de Beaune, y fit profession sous l'habit de simple sœur converse et y a mené une vie sainte jusqu'à sa mort.

Le Père de Clugni, marchant sur les traces de sa vertueuse mère fit paraître beaucoup de fervent pendant le cours de son année d'institution. S'appliquant ensuite à l'étude de la philosophie et de la théologie, il y fit des progrès qui manifestèrent des talents peu communs. Ses talents se développèrent encore mieux, lorsqu'il fut chargé d'enseigner dans les collèges de Mâcon, de Beaune, d'Angers, de Broges, de Montbrison. Ses élèves furent formés avec tout le soin possible aux belles lettres et à la piété; et ses Confères, en admirant l'intérêt qu'il mettait dans ses emplois, n'étaient pas moins édifiés de sa modestie, de l'innocence de sa vie et de son exactitude à tous ses devoirs généraux et particuliers.

Comme les supérieurs le connaissaient fort zélé pour le salut des âmes, ils ne le laissaient dans les classes que le temps nécessaire pour se préparer aux fonctions du saint ministère; et lorsqu'ils virent que les lumières qu'il avait puisées dans l'écriture St^e, les Pères et les meilleurs auteurs, le mettaient en état de suivre son inclination, ils lui firent recevoir la prêtrise et peu d'années après ils l'envoyèrent à Dijon. Cette ville, qui le posséda le reste de sa vie, fut pour lui un théâtre où il parut avec une ardeur infatigable dans toutes les bonnes œuvres qui se présentaient à faire. Ses prédications et ses catéchismes produisaient des fruits merveilleux; mais ils fit encore plus de bien dans le tribunal de la pénitence, où les pêcheurs qui voulaient revenir à Dieu, s'empressaient de recourir à sa direction à laquelle il semblait que Dieu eût attaché des grâces particulières. Les conversions, que Dieu opérât par son canal, étaient sincères et solides, comme il parut par le changement de vie d'un grand nombre de pêcheurs qui s'étaient mis sous sa conduite.

Avec tout le mérite qu'il fallait avoir pour occuper les premières charges de sa Congrégation, le P. de Clugni n'en fut que plus attentif à éviter tout ce qui pouvait l'y conduire. Malgré la répugnance que son humilité

lui inspirait
de la maison
plus efficace
de conti ven
quoiqu'il se
valoit différen
un avec plaisir
et, pour qu'on
comptant pour
d'être utile au
toute sa vie, q
pénitence et p
mourant à Dijon
Il avait été
lumières et de
particulière, do
d'org de France
représentait par
nombre de person
une figure prêtre
un concours in
grand empresse
Dieu, ont assu
sa mémoire d
voudront mieu
Quoique le
son temps, qu
reste à paraître
ce point d'avis

lui inspirait pour toutes sortes de supériorité, il se vit cependant obligé, par obéissance, d'accepter pour 3 ans, celle de la maison de Dijon. Mais on ne put jamais l'engager à la prolonger au-delà de ce terme. Il donna des preuves plus efficaces de sa modestie et de son désintéressement en ne voulant point consentir que le Prince et la Princesse de Conti demandassent, comme ils voulaient le faire, un évêché pour lui au cardinal Mazarin, leur oncle; et, quoiqu'il se trouvât à Beaune, lorsque ces augustes époux allaient visiter sa mère aux comédies de cette ville, il fit valoir différents prétextes pour être dispensé de l'honneur de les voir. Il refusa même d'être présenté à la reine qui l'aurait vu avec plaisir pendant les 6 semaines qu'elle passa à Dijon en 1674, lorsque Louis XIV faisait la conquête de la Franche-Comté, et, pour qu'on ne s'occupât point de lui, il s'abstint de monter en chaire tout le temps que la Comté fut en Bourgogne. Ne se comptant pour rien dans le monde, il aurait voulu y être sans considération. Toute son ambition était de sauver son âme et d'être utile au prochain: il ne perdait jamais de vue ce double objet. La charité était une de ses principales vertus; et l'on peut dire que toute sa vie, quoique fort simple, fut un vrai modèle de la vie chrétienne et sacerdotale. Ignoré enfin par les autorités de la pénitence et par mille travaux auxquels il se livrait sans ménagement et sans relâche, cet homme vraiment apostolique mourut à Dijon le 21 octobre 1694 dans une grande odeur de piété, n'ayant encore que 57 ans.

Il avait été fort lié avec le cardinal de Camus et plusieurs autres pieux personnages qui faisaient tous le plus grand cas de ses lumières et de sa vertu. M. de Suintane, évêque de Langres, qui connaissait parfaitement son mérite, avait pour lui une estime particulière, dont il lui donna souvent des preuves. Ce prélat ne pouvant assister à la publication d'un avertissement pastoral du clergé de France aux prétendus réformés, qui devait être faite, par ordre du roi, dans leur temple à N.-l.-ville, en 1683, se fit représenter par le P. de Clugni, qui prononça à cette occasion un discours très solide et fort touchant, en présence d'un grand nombre de personnes qualifiées qui s'y étaient rendues pour l'entendre. Tous ceux qui avaient l'avantage de connaître ce bon prêtre, l'honoraient et l'aimaient comme un homme rempli de l'esprit de Dieu. Aussi vit-on à ses funérailles un concours immense de gens qui vinrent baiser ses pieds et ses mains, le couvrant de bénédictions et témoignant le plus grand empressement d'emporter ses lambeaux de ses habits. Plusieurs personnes ayant imploré sa protection auprès de Dieu, ont assuré avoir obtenu les grâces qu'elles avaient demandées; et, quoiqu'il se soit écoulé près d'un siècle depuis son décès, sa mémoire s'est soutenue et elle est encore en grande vénération à Dijon et dans une partie de la Bourgogne. Ceux qui voudront mieux connaître ce saint homme pourront lire la vie que le P. Bourée, son confrère, en a donné en 1698.

Quoique le P. de Clugni eût passé sa vie dans un continuel exercice d'œuvres de charité ou de piété, il mettait si bien à profit son temps, qu'il trouva le loisir de composer plusieurs volumes d'œuvres spirituelles, dont il publia une partie de son vivant et le reste après sa mort, sans nom d'auteur sous ce simple titre: par un pécheur, titre bien conforme à l'humilité dont ce pieuxouvain avait toujours fait profession. Les autres sont:

(1 - La dévotion d'un pêcheur par un pêcheur, à Lyon chez Briasson, 1685, in 12,

dont il y a eu 2 autres éditions chez le même en 1689 et 1701.

à peine cet ouvrage eut-il vu le jour que quelques personnes qui l'avaient lu avec prévention, prétendaient qu'il contenait une doctrine qui sentait le quietisme; mais, ayant été soigneusement examiné par les vicaires-généraux de Langres, à qui on l'avait dévoué, il fut trouvé très orthodoxe. au moyen de quoi l'ouvrage qu'on avait pris, fut bientôt réimprimé.

(2 - Le Manuel des pêcheurs par un pêcheur, à Dijon, chez Antoine Farriot, 1686, in-12.

Le F. Bourée, del' Oratoire, qui donna une autre édition à Lyon, en 1696, y a ajouté une 2^e partie qui est de sa propre composition.

(3 - de l'oraison des pêcheurs par un pêcheur. à Dijon, chez Graugiet, 1689, in 12.

2^e édition, à Lyon, chez Briasson, en 1701.

Le F. de Colonia, jésuite, dans sa Bibliothèque janséniste, p. 284, dit que ce livre, qui a eu assez de cours, et tout infecté des principes et des erreurs les plus dangereuses du quietisme. Il cite pour le prouver la page 8 où le titre d'un chapitre est qu'il ne faut point s'exciter soi-même dans la prière; la page 25, où il fait dire au P. de Clugni qu'il ne faut point faire des résolutions en détail et que ce P. a dit, page 101, touchant les mystères de J.C. - Il lui fait néanmoins la grâce de croire qu'il n'a écrit que par illusion et non par esprit de système; mais il fallait être aussi prévenu que l'était ce jésuite contre presque tous les écrivains del' Oratoire pour faire une pareille imputation à un auteur qui s'attache, en tant d'endroits de ses ouvrages, à combattre le quietisme, comme ayant cours alors à Dijon; qui a soin d'en avorter dès sa préface d'une manière si claire qu'on ne saurait s'y tromper. « Au reste, dit-il, j'avoue ingénument, et même depuis la décision de Rome, j'ai fait gloire de dire qu'une de mes principales intentions dans tous les livres de piété que j'ai mis en état de paraître au jour et particulièrement dans celui-ci, a été de combattre les erreurs depuis peu si justement condamnées dans Molinos et les autres quietistes. »

Il est aisé de voir dans les pages 165, 167 et même dans le 3^e chapitre qu'on a pris à tâche d'y combattre d'avance la fausse spiritualité et les erreurs du quietisme. Aussi voit-on que dans les écrits concernant cette affaire qui, dans son temps, fit assez de bruit à Dijon, personne n'a pensé à attaquer le P. de Clugni, quoiqu'il y ait été fait mention de lui.

(4 - Sujets d'oraison pour les pêcheurs tirés des épîtres et des Évangiles de l'année, par un pêcheur, Lyon, chez Briasson, 1694, 4 vol in 12.

Cet ouvrage, que le F. de Colonia n'a pas cru de comprendre aussi dans son Dictionnaire de livres jansénistes, n'est pas en entier du P. de Clugni, que la mort enleva, lorsqu'il en était au 7^e dimanche après la Pentecôte. Le F. Bourée, son ami, ne voulant pas le laisser imparfait, en reprit la continuation qui commence à la page 224 du 4^e volume et le

publia, après
avoir mis à

(1) sujets

(2) sujets

mis à

Le

plus

Adry =

François

reçu le 7 Nov

ordinaire à

Il s'est r

de dévotion

gens de piété

marquis de V

de la Condamie

Martinozzi, p

pour servir les

après avoir aim

capitaine de che

et où elle finit s

François d

qu'il entra à

et revint ensu

Le Mans, Angers

ville, lorsqu'il

conseilla, pour

publia, après la mort du P. de Clugny, au sujet duquel il est bon d'observer qu'il n'est point auteur de 2 ouvrages qu'on voit mêlés à propos être de lui, savoir :

(1) Sujets d'oraisons sur les mystères de J.C. et de la Ste Vierge, par un pieux. in 12.

(2) Sujets d'oraisons pour les pieux sur les saints & saintes les plus remarquables de l'annuel, par un pieux. 2 vol in 12.

Ces 2 ouvrages sont du P. Bourée qui, entrant dans les intentions de son ami, a voulu faire un corps complet de méditations pour les pieux.

Les ouvrages du P. de Clugny ne manquent pas d'unction ; mais le style n'est pas toujours pur. Il y a même plusieurs expressions familières et quelques-unes bizarres.

Adry = Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire (Bibl. N^{le} fonds fr. 25.682), t. 71, p. 54 =

François de Clugny, fils de Guy de Clugny, gouverneur d'Aigues Mortes et d'Anne de Conseil, né à Aigues Mortes, reçu le 7 Nov. 1651 âgé de 14 ans, prêtre en 1662, mort le 20 octobre 1694 près de son frère aîné qui faisait son séjour ordinaire à Coulombie qui n'est pas éloigné de Dijon.

Il s'est rendu recommandable dans le 17^e siècle par sa vie exemplaire et édifiante et par un grand nombre d'ouvrages de dévotion. Il eut pour père Guy de Clugny, seigneur de Colombier (Moréri dit : Coulombie) capitaine d'une compagnie de gens de pied entretenue pour le service du roi et commandant de roi au gouvernement d'Aigues Mortes, en l'absence de M. le marquis de Varennes = et pour mère, Anne de Conseil, fille de François de Conseil, seigneur de Condamine. (Moréri dit : de la Comamie). Ayant perdu son père dans l'enfance, sa mère, qui avait été quelque temps dame d'honneur d'Anne Marie Martinozzi, princesse de Conti, prit soin de son éducation et le mit en pension au collège des Pères de l'Oratoire de Beaune pour suivre les intentions de son mari qui l'avait chargée en montrant l'amour ses deux fils en Bourgogne. Cette pieuse mère, après avoir ainsi pourvu à l'éducation de François et avoir obtenu pour son aîné, nommé Antoine, une commission de capitaine de chevaux-légers, se retira aux Carmélites de Beaune, où elle prit le voile en qualité de simple sœur converse et où elle finit ses jours dans la pratique des vertus chrétiennes.

François de Clugny qui était né à Aigues Mortes le 4 sept 1637, (Moréri dit le 14) avait à peine achevé sa rhétorique qu'il entra à 14 ans dans la Cong. de l'Oratoire. Après son année d'institution à Paris, il alla à Guilly étudier en philosophie et revint ensuite à Paris pour y faire son cours de théologie. Il enseigna ensuite la grammaire et les humanités à Beaune Le Mans, Angers, Broges, où il fut ordonné prêtre le samedi saint de l'an 1662 et enfin à Montbrison. Il était dans cette dernière ville, lorsqu'il fut frappé de perdre la vue. Elle s'affaiblit tout à coup de telle manière qu'il ne voyait presque plus. On lui conseilla, pour trouver un remède à cette maladie, d'aller à Paris où il se mit entre les mains des plus habiles oculistes.

Les remèdes qu'ils apportèrent à son mal, ne firent pour lors aucun effet; mais quelque temps après, sa vue fut avec réhabilité pour qu'il pût lire & écrire quoiqu'avec peine. Le P. Serault, général de l'Oratoire, crut qu'il fallait le placer dans une maison de repos et l'envoya en 1665 à Dijon, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des travaux apostoliques. Il y fit de grands fruits, soit par ses prédications, soit par ses catéchismes publics, soit par la direction pour laquelle il avait un talent particulière et qui lui attirait la confiance d'un grand nombre de personnes. Malgré son humilité, il fut obligé d'accepter en 1680 pour 3 ans la supériorité de la maison de Dijon; mais on ne put jamais le faire consentir à la garder plus longtemps. Il assista en la qualité de député de l'évêque de Langres à la publication d'un avertissement pastoral du clergé de France à l'égard de la Religion prétendue réformée, qui fut faite par ordre du roi dans l'ancien Temple d'Als. sur. Elle le 23 octobre 1683. Avant de procéder à cette lecture, il prêcha sur ce sujet dans l'église paroissiale du même lieu en présence d'un grand nombre de personnes qualifiées, qui s'y étaient rendues pour l'entendre. Il mourut à Dijon consummé de mortifications, de travaux spirituels et en réputation de sainteté le 21 oct. 1694, au commencement de sa 58^e année (Moréri dit dans la 57^e année de son âge) Moréri a raison: le P. de Clugny avait 57 ans 1 mois et 17 jours.

La dévotion des pêcheurs par un pêcheur, Lyon, 1685, in 12

2^e édition augmentée, Lyon, 1689.

Lyon, 1701 in 12.

Aussitôt que cet ouvrage parut, il fut réfuté au grand vicaire de M. l'évêque de Langres, comme contenant une doctrine dangereuse; mais l'ouvrage, qu'on en avait pris, fut bientôt révisé. Le P. de Clugny y prend le nom de pêcheur, comme il a fait dans tous ses autres ouvrages.

Le Manuel des pêcheurs divisé en deux parties, Dijon, 1686 in 12. La 2^e partie, qui est du P. Bourée, de l'Oratoire, fut imprimée à Lyon en 1696, in 12.

3^e édition. Lyon, 1713 in 12

De l'oraison des pêcheurs Lyon 1689, in 12 — Lyon 1701 in 12.

Sujets d'oraison pour les pêcheurs tirés des Évangiles et des Épîtres de l'année Lyon, 1695 et 1696, 4 vol in 12.

Les 3 premiers volumes et le 4^e jusqu'à la page 223 sont du P. de Clugny. Le reste est du P. Bourée qui en forma un 5^{me} volume sous le titre: Sujets d'oraisons pour les pêcheurs sur tous les mystères de N.S.J.C.

C'est à tort que le supplément de Moréri de 1735 et le 37^m volume de Nicéron attribuent au P. de Clugny les Sujets d'oraisons pour les pêcheurs sur les saints et les saintes les plus remarquables dont on fait les fêtes durant le cours de l'année ou qui ont appelé dans la vertu de la pénitence. Lyon, 1696, in 12, 2 vol. Cet ouvrage est du P. Bourée qui a donné la vie du P. de Clugny, Lyon, 1696, 2 vol in 12.

(1) Voir =
in 16 de
" f
(2) — —

Cloyseault

M. M. 577 - 50 = 1
= 12
M. M. 578 - 5 = 16
" = 30
M. M. 580, 8 = 21
" 54 = 27 m
M. M. 583, 379 =

(1) Voie = Abri de la vie du P. François de Clugny, prêtre de l'Oratoire, par un Père de sa congrégation.
in 16 de 244 pages. Lyon, chez Antoine Briasson, libr. 1698 (le P. Edme Bernard Bourrée)

" J'ai lu avec édification cette vie abrégée " ajoute au bas de la page le P. Roudeau.

(2) — Histoire de la vie et des ouvrages du même dans Nicéron, t. 6. 37.

Cloyssault = Ménologe, p. 234-235 =

Le P. François de Clugny naquit à Aigues-Mortes le 4 septembre 1637. Son père était un gentilhomme de Bourgogne, qui était dans cette ville pour lors lieutenant de roi.

François fit toutes ses études étant pensionnaire au collège de Beaune chez les Pères de l'Oratoire. A la fin de sa philosophie il entra dans la Congrégation de l'Oratoire où il a toujours vécu avec une édification et régularité extraordinaire. Il avait beaucoup d'esprit et de piété, parlait de Dieu soit en chaire soit en conversation avec une onction particulière. Il a presque toujours demeuré à Dijon où il dirigeait quantité de personnes de piété. Il était d'une assiduité infatigable au confessionnal. Il ne recevait pas toutes sortes de personnes sous sa direction. Il fallait pour cela être d'une vie exemplaire ou du moins avoir un véritable désir de le devenir.

Il a donné au public plusieurs traités de piété qui ont été reçus avec un applaudissement général. Sa vie a été composée par le Père Edme Bernard Bourrée, prêtre de l'Oratoire et imprimée à Lyon en 1698, laquelle est si exemplaire et si édifiante, fit le docteur de Sorbonne qui l'a approuvée qu'elle peut et doit servir de modèle à tous les ecclésiastiques qui s'emploient au ministère de la parole de Dieu ou aux autres fonctions de leur état. Il mourut à Dijon d'une fièvre maligne qu'il aurait prise en visitant les malades durant la chère année, le 21 octobre 1694 âgé de 57 ans, tout il en avait passé 43 dans l'Oratoire.

M. M. 577-50 = 18 oct 1657, régent de 5^e à Vendôme.

— = 12 février 1659, de Vendôme au Mans, régent de 4^e.

M. M. 578-5 = 16 sept 1660, permis au confesseur de Clugny de faire un voyage du Mans à Paris pour 999 jours pour y voir Madame du Colombier sa mère et lui rendre ses devoirs.

" = 30 sept. 1660, de Paris à Angers, représenter la 3^e.

M. M. 580, 8 = 21 mai 1665, le P. de Clugny de Paris à Dijon.

" 54 = 27 mai 1667, de Dijon à Paris y recevoir ordre.

M. M. 583, 379 = 25 Nov. 1689, livre imprimé sans son avis par l'abbé Firmet et accusé de quichisme. Le Père se justifie en disant qu'il n'en visait le livre avait été imprimé et que le M. M. avait été approuvé.

cf. M. 584, 97 = 2 août 1683 = continuera de régir notre maison de Dijon en qualité de supérieur (2^e Vénérable)

Bonardi - Bibl. des écrivains de l'Oratoire, M. de 1732, p. 189.
Il était de Dijon. Il est mort dans cette ville le 20 octobre 1694.
Nous avons un abrégé de sa vie par le Père Bourrée.
Il fut accusé de quiétisme. Voyez dans l'Histoire du Guillotonne.

- L'oraison du pêcheur.

- Sujets d'oraison.

- Les jésuites mettent ces deux ouvrages au nombre des livres quiétistes. (Voyez leur Bibliothèque jansénienne page 284 et 296.) Ils disent qu'il paraît que cet auteur a erré par pure illusion, comme Malaval et Prestroci et non pas par esprit de système, comme Molinos, le P. La Combe et Madame Guyon. Ils prétendent aussi troubler le jansénisme dans les écrits du P. de Clugny (voyez page 297).

- Dans les lettres d'un abbé à un évêque, imprimées chez le Clerc à Paris en 1715 et qu'on dit être du P. Lallemand, il est dit page 234 : « Dans un autre livre, intitulé La dévotion du pêcheur, le père de l'Infant prodigue est blâmé de trop d'indulgence... L'auteur y est ensuite traité d'imbécille et on ajoute qu'il ne fait qu'exprimer ce que ses confrères pratiquent.

Guérard = La France littéraire, Paris, Didot, 1828. C. II p. 232 =

Le Père Fr. de Clugny, de l'Oratoire, théologien, né en Languedoc en 1637, mort en Oct. 1694.

- La dévotion des pêcheurs par un pêcheur, 3^e édition, Lyon, Briasson, 1701, in 12

La 1^{re} édition parut aussi à Lyon en 1685.

- Le chapelet des pêcheurs par un pêcheur, 3^e édition, Lyon, 1713, in 12, avec le P. Bourrée, son ami.

La 1^{re} édition est de 1686.

- De l'oraison des pêcheurs par un pêcheur, Lyon, Briasson, 1701 in 12

La 1^{re} édition est de 1689

- Sujets de l'oraison d'un pêcheur par un pêcheur, Nouv. édit, Lyon, 1701, in 12

- Il y a un autre ouvrage portant le nom de Fr. de Clugny, intitulé : Sujets d'oraison pour les pêcheurs par un pêcheur, 2 vol. Le P. Bourrée en est l'auteur, dit la Biographie universelle

cf. Mss. L. 30, 8° 270-278

de Clugny

XIV

LE P. DE CLUGNY.

« Le P. François de Clugny naquit à Aigues-Mortes, en Languedoc, le 4 de septembre 1637, dont son père, qui était un gentilhomme de Bourgogne, était pour lors lieutenant du Roi. Il fit toutes ses études étant pensionnaire au collège de Beaune chez les Pères de l'Oratoire. A la fin de sa philosophie, il entra dans la Congrégation, où il a toujours vécu avec une édification et régularité extraordinaire. Il avait beaucoup d'esprit et de piété. Il parlait de Dieu soit en chaire soit en conversation avec une onction particulière. Il a presque toujours demeuré à Dijon, où il dirigeait quantité de personnes de piété. Il était d'une assiduité infatigable au confessionnal. Il ne recevait pas toutes sortes de personnes sous sa direction; il fallait pour cela être d'une vie exemplaire ou du moins avoir un véritable désir de le devenir. Il a donné au public plusieurs traités de piété qui ont été reçus avec un applaudissement général... Il mourut à Dijon le 21 octobre 1694, âgé de cinquante-sept ans, dont il en avait été quarante-trois dans l'Oratoire. » CLOY-SEAUT, *Catalogue*.

OUVRAGES. *Le Catéchisme de la dévotion, ou instruction familière de tout ce qu'il faut savoir et de tout ce qu'il faut faire pour vivre d'une vie vraiment dévote dans le siècle en quelque condition que l'on soit, principalement pour les personnes simples. Dédié à saint François de Sales.* Lyon, Certe, 1681, in-12, 430 p.

« Je penche fort à l'attribuer au P. de Clugny.... Les approbations le disent composé par le R. P. F. C. Mais M. l'abbé Papillon prétend que le P. Bourée ne lui a jamais nommé cet ouvrage parmi ceux du P. de Clugny. Il est du moins sûrement d'un de nos Pères. » (Batterel.)

— *La Dévotion des pécheurs, par un pécheur.* Lyon, Briasson, 1685, in-12 de 292 p.

— *La même.* Lyon, Briasson, 1689, in-12...

— *La même.* Lyon, Briasson, 1701, in-12 de 285 p.

Bien que mentionné comme troisième, cette édition a un achevé d'imprimer pour la première fois de 1685.

— *Le Manuel des pécheurs, par un pécheur.* Dijon, A. Fariot, 1689, in-12... *Le même 1696 Lyon Briasson.*

— *Le même,* divisé en deux parties. Lyon, Briasson, 1703, in-12 de 300-142 p.

La deuxième partie est du P. Bourée, comme nous l'avons dit.

— *Le même.* Lyon, Briasson, 1713, in-12...

— *De l'Oraison des pécheurs, par un pécheur.* Dijon, Grangier, 1689, in-16 de 139 p.

— *Le même.* Lyon, Briasson, 1701, in-16 de 139 p.

Avec l'achevé d'imprimer pour la première fois de 1689.

La Bibliothèque janséniste, p. 284 et seq., dit que ce livre est infecté des principes et des erreurs du quietisme le plus dangereux, alors que le P. de Clugny marque expressément dans la préface qu'une de ses principales intentions a été de combattre les erreurs justement condamnées dans Molinos et les autres quietistes. *Sur le quietisme à Dijon, voir les ouvrages indiqués par Milsand p. 32.*

— *Sujets d'oraison pour les pécheurs tirés des épîtres et des évangiles de l'année, par un pécheur.* Lyon, Briasson, 1695-96, 4 in-12 de 243, 331, 326 et 575 p.

Le dernier volume, depuis la p. 223, est du P. Bourée, ainsi que les *Sujets d'oraison sur tous les mystères de N. S. Jésus-Christ*, in-12 de 507 p.; et les *Sujets d'oraison sur les saints et les saintes*, 2 in-16 de 469 et 528 p.

Sur le P. de Clugny, voir sa *Vie*, par le P. Bourée, Lyon, 1698, avec un portrait gravé par Cars; — CLOYSEAUT, *Recueil des vies*, t. III; — BATTEREL, II, 2; — BICAÏS, I, 713; — NICERON, XXXVII, p. 61; — PAPILLON, I, dans les additions... *Les ouvrages indiqués par Milsand p. 108. et p. 32.*

1701/1698.

L. P. D. Clugny de l'Oratoire
Avis à toute sorte de Personnes.

Les Ouvrages de Piété du R. P. de Clugny Prêtre de l'Oratoire decédé à Dijon en odeur de Sainteté X font dans une approbation, & d'une utilité si grande pour toute sorte d'Etats, qu'on a crû devoir avertir le Public qu'heureusement avant son decez il a eu le tems de finir ses *Meditations sur toutes les Epitres & les Evangiles de l'Année*, & de leur donner tout l'Esprit de penitence & toute l'onction qu'on pouvoit s'attendre d'y trouver comme dans le Chef-d'œuvre d'un si habile Maître en spiritualité.

Catalogue desdits Ouvrages de Piété.

Meditations sur toutes les Epitres & les Evangiles de l'année in 12. 4. vol. 4. l. 5.

— *Idem sur les Mysteres de Nôtre Seigneur & de la Sainte Vierge*, 25. f.

— *Idem sur les principaux Saints & Saintes dont on fait la Fête pendant l'année*, in 12. 2. vol. 50. f.

La devotion des Pecheurs in 12. 20. f.

Manuel des Pecheurs, in 12. 2. vol. 30. f.

L'Oraison des Pecheurs, in 12 15. f.

La Vie de ce S. Homme écrite par un Pere de l'Oratoire est imprimée in 12. 20. f.

Ils se vendent, A LYON, 1701.

Chez ANTOINE BRIASSON, Libraire, rue Merciere au Soleil.

Avis à tous les Ecclésiastiques.

PLusieurs Auteurs ont travaillé depuis long-temps sur les Obligations des Ecclésiastiques en général : Mais il n'en est point jusques icy qui aye travaillé en particulier , à fond , méthodiquement , & dans le détail de l'obligation singulière qu'ont tous les Ecclésiastiques de travailler au salut des Ames. Le Livre qui a pour titre, *Motifs pour engager les Ecclésiastiques à travailler au salut des Ames, tiré de la sainte Ecriture, des Conciles & des Pères, divisé en quatre volumes par Monsieur Mory Curé, de saint Germain*, renferme tout ce qu'on peut dire sur ce Point si important de la Religion & de l'Etat Ecclésiastique. La lecture que tous les bons Ecclésiastiques feront de cet Ouvrage les confirmera dans l'opinion qu'en ont déjà conçû quelques-uns des plus scavans hommes du siècle, qui après l'avoir sérieusement examiné, ont avoué qu'on ne pouvoit rien lire de plus juste, de plus fort, de plus scavant & de plus edifiant sur ce sujet. L'Auteur prépare une *Concordance morale extraordinaire de l'Ecriture; & un saint Ambroise* qui sera de l'usage & de la portée d'un chacun par le choix, qu'il a fait de ce qu'il y a de plus beau & de plus recherché dans ce Père, touchant le Dogme, la Discipline Ecclésiastique, & la Morale.

Les *Motifs pour engager les Ecclésiastiques* se vendent 6. liv. A LYON,
Chez ANTOINE BRIASSON, Libraire, rue Merciere au Soleil.

de Clugny

ch. 219

pièce médaillon oval encadrément carré
support simple

$\frac{3}{4}$ sur sa gauche, pied de main, un énorme bonnet, front immense qui
fait plus de moitié de la figure, long nez, menton presque inexistant

sur le cartelle Le Père François de Clugny père des Congrégations de l'Oratoire
né le 21 octobre 1694 âgé de 57 ans

sur le support

Né d'un noble sang, croître dans le vertu
remplit tous les devoirs du sacré ministère
relevet d'indignement le pèbre abbat
de l'opini du juste et du pieux, le père
dépote dans la chaire de vishine à l'auktel
c'est de cet homme saint le portrait naturel

J. F. Cars filius del. et sculp. l'ugd.

4 13

L. 6

Manuel du pecheur.

2^e partie

Cependant le J. Bourne lui-même
ds Ré de Clugny, p. 154, l'attribue
au J. de Clugny.

Clugny.

(François de)

aduy
v. 2,
p. 54.

Abriqi' de l'avis du v. François
de Clugny, prêtre del'oratoire
par un pin de la congrégation.

Lyon, aut. Briatton 1698
in 16 de 246 pp.

(Pierre P. Bourée)

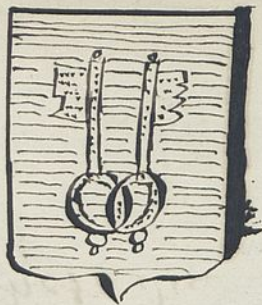
Voir Moreau
Nivern. t. 37

C'est à tort que ces auteurs, lui
attribuent les Sujets d'oraison
qui sont de P. Bourée

Son portrait a été gravé par Carr. 8°

f

Bouches du Rhône.



Estienne De Chugny, Baron de Noy-sour-
armanceau, Seigneur de Praslay, Villiers-les-
Nauts et Moreuil. Tut Conseiller laïc au Parle-
ment de Bourgogne; pourvu en 1689, il résigna
en faveur de son fils qui fut:

Marc-Antoine De Chugny, Doyen de l'église
collégiale de Noy-sour-armanceau, Conseiller
clerc au Parlement.

121

R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. T 1, p 175
Ms. de Montpellier

N^o de la notice : 121

François de Clugny

Guy de Clugny, seigneur de Columbié, lieutenant de roi au gouvernement d'Albi, mort en Langue-doc fut son père et l'un de ses conseillers, seigneur. Il naquit à Albi le 4 sept. 1637. Sa mère étant restée veuve, fut pendant 37. ans l'âme d'un honneur de l'église d'Albi, et se fit ensuite sous le conseil de son père, où elle mourut dans la pratique des vertus chrétiennes. François, son fils, fit ses études au collège de l'Oratoire de Narbonne, entra à l'Oratoire en 1651 à 14 ans, après avoir enseigné en divers collèges, il fut envoyé à Dijon en 1661, où il passa le reste de ses jours dans les travaux spirituels. Il fit de grands fruits soit par ses prédications, soit par ses catéchismes publics, soit par la direction pour laquelle il avait un talent particulier qui lui attirait la confiance d'un grand nombre de personnes. Il fut sans supérieurs à Dijon. Il entra en qualité d'abbé de l'église de Langres à la publication d'un événement pastoral du clergé de France à l'usage de la religion protestante réformée qui fut faite par ordre du roi dans l'église de Paris. Telle le 25 oct. 1683. Il mourut à Dijon consummé de mortifications et de travaux, en grande odeur de sainteté le 21 octobre 1684 dans sa 57^e année.

Le P. Dominique Bourré, de l'Oratoire a composé sa vie.

Ouvrages :

- I Les oeuvres spirituelles sont en 10 volumes
- II La direction des pécheurs par un père, Aug 1685 in 12
- III Le manuel des pécheurs. Dijon 1687 in 12. Le P. Bourré a donné la 2^e partie à Lyon 1696.
- IV Sujets d'oraisons pour les pécheurs tirés des évangiles de l'année, 3 volumes.
Les 3 premiers sont imprimés à Lyon en 1695, et les 2 autres en 1696 in 12. Après la page 223 du 4^e volume jusqu'à la fin du 5^e. C'est un supplément du P. Bourré Bourré.
- V Suite des sujets d'oraisons pour les pécheurs, sur les saints et les saintes, les plus remarquables de France, l'année Lyon 1696 2 vol. in 12
- Plusieurs volumes sont dans le nom de l'auteur, mais avec ce simple titre : par un père.

Vus à sa louange par M^{re} de Longuey, conseiller de Dijon.

Sont d'un noble sang, baste dans la vertu,
remplit tous les devoirs du saint ministère,
relève noblement le pécheur abattu
Vie digne du juste et digne d'être
éprouvé dans la chaire et ornée de l'autel
C'est cet homme saint le portrait naturel.

No 6228.

1864

James Catlin

Band no 6 + 2

$\frac{22}{7}$

Œuvres sur le R. P. de Clugny.

- Henri Bremond. Histoire littéraire du sentiment religieux en France.
Tome VII pp. 273-320.
Paris 1928.
- Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique
Paris. Beauchesne
Tome II (1953). article CLUGNY.
par Auguste Nolin.

Bathuel III 463-477

LXIV. — Le Père François de Clugny,

Entré en 1651, mort en 1694.

Ce Père, issu d'une des plus nobles maisons de Bourgogne célèbre dans la province depuis plus de 600 ans (1), était fils de Guy de Clugny, lieutenant du roi d'Aigues-Mortes, place et port de mer du Bas-Languedoc. Il y naquit le 4 septembre 1637. Il eut pour mère Anne du Conseil de Condamine, vertueuse dame, qui, après la mort de son mari, fut reçue pour sa piété première dame d'honneur chez la religieuse princesse de Conti (Martinozzi), et quitta la cour pour se faire carmélite au couvent de Beaune, dès qu'elle vit ses deux fils placés. 1/ 11 10

François, le cadet, fit ses études en notre collège et pension de Beaune avec une telle candeur et innocence de mœurs, que, pour contenter son ardent désir, on lui fit faire sa première communion à huit ans, du conseil de la célèbre sœur Marguerite du Saint-Sacrement, qui l'avait offert au Saint Enfant Jésus. A l'issue de sa rhétorique, il demanda avec tant d'instances d'entrer dans l'Oratoire, que, quoiqu'il n'eût que quatorze ans, Madame, sa mère, qui l'avait toujours destiné dans son cœur par l'estime qu'elle avait pour la Congrégation, y donna les mains et le fit venir à Paris où il fut reçu le 11 novembre 1651 (3). H(2)

Après son Institution qu'il fit avec beaucoup de ferveur, ne vivant presque de la vie de l'esprit, ne se pardonnant rien, mortifiant tellement tous ses sens qu'il n'en faisait

(1) P. BOURRIER, *Vie Clugny*.

(2) *Registre de l'Institution de Paris*.

(3) *Registre de l'Institution de Paris*.

Hlu

(13)

presque aucun usage, il fut étudier en philosophie à Juilly, et fit après sa théologie à la maison de Paris avec un merveilleux progrès, ayant l'esprit naturellement bon et solide. Sa jeunesse le fit ensuite exercer dans l'emploi des classes. Il y enseigna les belles-lettres au Mans, à Beanne, à Angers, à Troyes et à Montbrison ; et il n'y a aucune de ces maisons qu'il n'ait laissée embaumée de sa bonne odeur, c'est-à-dire de celle de JÉSUS-CHRIST. On distinguait ses écoliers de tous les autres par leur piété et modestie. Il parlait peu, était fort retiré et d'une exactitude inviolable à ses régle-ments.

Il fut ordonné prêtre en 1662 à Troyes. Faisant la rhétorique à Montbrison en 1664, un jour qu'il était dans la bibliothèque, comme il étendait la main pour tirer un livre, il devint tout-à-coup aveugle, triste épreuve pour un homme de vingt-six ans, qu'il porta néanmoins tant qu'il plut à Dieu de la faire durer, avec la fidélité et la résignation de Tobie. Après tous les secours qu'il put tirer des plus habiles oculistes de Paris, où on le fit venir pour cela, il lui resta toujours une faiblesse de vue, et deux petites tâches obscures qui se présentaient toujours devant les objets qu'il regardait sans l'empêcher de lire et d'écrire, quoique non sans peine. Cet état détermina le Père Senault à le placer à Dijon, maison de repos, où il devait être auprès de Monsieur son frère établi en Bourgogne, province de son origine ; et, depuis 1665 qu'il y vint demeurer jusqu'à sa mort, cette ville a été le théâtre de ses travaux et de ses vertus apostoliques.

Durant près de trente années qu'il y a passées, sa vie n'a été qu'un cercle continuel de bonnes œuvres et d'exercices de vertu qui se succédèrent les unes aux autres. Catéchiser, prêcher, confesser, visiter les pauvres et les malades, étudier l'Ecriture Sainte et les Pères, surtout, saint Augustin et saint Bernard, ses maîtres de prédilection, tel fut en deux mots le cours de sa vie parfaitement uniforme, dont il suffira de rapporter quelques traits.

14 lu

14 la (p. 21)

14

14 cur

14

14

20

A son insu, son frère lui fit résigner par ~~un~~ de leurs parents deux petits bénéfices simples, dont il lui fit venir les provisions de Rome, sans même qu'il s'en doutât. Après s'être débattu près d'un an pour ne les pas accepter et n'en avoir pris possession que pour céder aux importunités de son frère, au bout de deux ans qu'il les conserva, il s'en démit entre les mains des collateurs ordinaires, ne pouvant résister plus longtemps à la crainte que, dans la collection qui lui en avait été faite, ou dans l'usage qu'il en ferait, il n'y eût quelque chose contre les règles. Il exigea même de son frère une somme de mil/deux cents livres sur son patrimoine pour donner aux pauvres, tout ce qu'il croyait s'être approprié du revenu de ces bénéfices durant qu'il en avait joui, et lui fit en même temps une donation irrévocable universelle de tout ce qu'il pouvait prétendre de sa maison, ne se réservant sur ses droits qu'une pension si modique qu'à peine pouvait-elle suffire à lui fournir des habits, sans inquiétude pour l'avenir ~~et sans inquiétude pour l'avenir~~ et sans égard aux infirmités habituelles dont il était dès lors travaillé. Ceci arriva vers 1672.

Quelques années auparavant (1), le Prince et la Princesse de Conti voulaient lui faire avoir un évêché. Rien ne leur était alors plus aisé par la faveur du Cardinal Mazarin, oncle de cette princesse. Ils en parlèrent à sa mère que, dans un voyage entrepris pour aller aux eaux de Sainte-Reine en Bourgogne, ils furent voir tout exprès dans son couvent des Carmélites de Beaune. Ils ne lui demandaient pour cela qu'une assurance qu'après la démarche faite, son fils ne refuserait pas. Cette vertueuse mère, qui connaissait le fond de l'humilité de son fils, ne voulut point s'engager à leur répondre de son consentement, leur fit même entendre qu'il n'y fallait nullement compter. On le manda à la grille pour saluer leurs Altesses, car il se trouvait alors

(1) *Vie de Chagny*, p. 208.

à Beaune; mais, s'étant doué qu'elles pourraient lui faire cet honneur, il s'alla cacher pendant près de vingt-quatre heures dans un petit réduit de la maison, où l'on serrait le charbon, où on n'avait garde de s'aviser de l'aller chercher, et il n'en sortit qu'après leur départ de Beaune.

Quand le Roi se rendit pour la seconde fois maître de la Franche-Comté en 1674, la Reine avec toutes les dames de la Cour resta près de six semaines à Dijon. Non seulement le P. de Chagny résista aux invitations que plusieurs d'entre les amies de Madame sa mère lui firent de les aller voir; mais il ne voulut pas même monter en chaire, tout le temps que la Cour séjourna dans cette ville, lui qui le faisait fort souvent et avec plaisir, dès qu'on l'en priait.

Sur la réputation de son éminente piété, M. Pinette voulut l'attirer à l'Institution de Paris pour la direction des confrères. Nos Pères appuyèrent sa proposition auprès du P. de Clugny. Il s'en défendit constamment sous le prétexte de la faiblesse de sa vue; mais, au fond, se jugeant incapable de cet emploi, comme de tous ceux qui pouvaient le distinguer tant soit peu. C'est pour cela que forcé en quelque façon en 1688 d'accepter la supériorité de la maison de Dijon, quoiqu'il la conduisit avec une douceur, une paix, une bénédiction singulière de la part de tous les particuliers qui la composaient, et que, ne prenant pour lui que la peine et le soin de veiller sur tout et de contribuer au soulagement de tous, ils se fit l'esclave de tous, il se raidit au bout de trois ans, il s'obstina tellement à n'en vouloir plus, qu'on fut obligé de céder et de lui plus faire violence sur cet article. Il en usait ainsi, non par humeur, ni par dégoût du travail, mais uniquement parce que, se regardant comme un ver de terre et se tenant toujours dans son cœur aux pieds de tout le monde, il était dans un état violent de se voir au-dessus des autres.

Durant ses trois ans d'exercice, il se chargea de faire les dimanches, dans notre église, des instructions familières ou catéchismes renforcés sur tous les mystères de la reli-

gion, le Symbole, le Décalogue, les Sacrements. Il les continua huit ans de suite, sans que l'ardeur de toute la ville, qui y accourait en foule, ralentit par la succession du temps, comme c'est assez l'ordinaire, lorsque les choses n'ont plus le charme de la nouveauté. On trouvait qu'il parlait avec une éloquence, un zèle, une onction préférable aux discours les plus étudiés. L'intendant de Dijon, alors M. de Harlay, sa femme, fille du Chancelier Boucherat, et tout ce qu'il y avait de gens de condition à Dijon courait à ces catéchismes comme le peuple.

Soit jalousie de ses succès, soit atteinte de zèle amer, il se trouva des gens qui le décrièrent sur sa morale, qui voulurent le faire passer pour un homme outré, jetait mal à propos du trouble dans les consciences, et qui l'accusèrent même en particulier d'avoir avancé une proposition erronée. Dès qu'il le sut, se croyant redevable envers le public de justifier l'intégrité de sa foi, il désavoua tout simplement au premier discours la proposition qu'on lui imputait calomnieusement, exposa ses vrais sentiments, pria ceux qui iraient désormais l'entendre d'y aller avec un esprit de frère et d'ami; ce qu'il ne put néanmoins obtenir de ses censeurs prévenus, qui continuèrent de crier contre lui à la nouveauté et au rigorisme.

Il en fut de même de sa conduite dans le confessionnal, où, en ministre inflexible, il ne savait ce que c'était que d'allier les maximes du monde avec la sainte sévérité de l'Evangile et d'ajuster celui-ci aux désirs et aux passions des hommes. Il y faisait pourtant foule, et ses pénitents et penitentes de toutes conditions, de tout ordre, même entre les rangs les plus distingués, étaient encore plus distingués dans toute la ville par leur régularité et leur modestie, en sorte qu'il avait passé comme en proverbe à Dijon qu'*aller au Père de Clugny et se convertir sincèrement, n'étaient qu'une même chose.*

Deux personnes entr'autres, qui, sous sa direction, se sont élevées à une éminente piété, l'abbé Févret et la pré-

sidente Boyvant, dont le Père Bourrée a écrit la vie, seront à jamais sa joie et sa couronne devant le Seigneur (1).

Il se sacrifiait par l'exercice de la prière, de la pénitence, de la charité pour le soin du troupeau que Dieu lui avait confié, et consuma ses jours à l'assister. Car l'an 1694, qui fut si funeste par la quantité de fièvres contagieuses dont le royaume fut ravagé, sa charité l'ayant poussé à recourir avec une assiduité inconcevable son cher troupeau, que le mal contagieux semblait avoir particulièrement attaqué, et se prodiguant le jour et les nuits qu'il passait fort souvent entières au chevet de ses malades, il fut atteint d'une fièvre maligne et pourprée, qui, négligée durant quelques jours, attaqua le cerveau, et lui ôta presque toute liberté d'esprit, sans néanmoins le mettre hors d'état de recevoir les sacrements de l'Eglise, avec lesquels il mourut le 29 octobre 1694, âgé de 57 ans, dont il avait passé quarante-trois ans dans la Congrégation et dans l'exercice continuel de toutes sortes de bonnes œuvres, vérifiant par le genre de sa mort ce qu'il avait accoutumé de dire : *qu'on ne devait pas craindre de mourir en bête, c'est-à-dire sans cette présence, cette liberté d'esprit que plusieurs voudraient avoir dans ce dernier moment, lorsqu'on avait vécu en ange* (2).

C'est le témoignage que lui rendit hautement la ville de Dijon à sa mort. On accourut en foule à l'Oratoire, riches et pauvres. Sous prétexte de lui baiser les pieds ou les mains, on lui coupait ses cheveux, on lui arrachait les ongles, ou quelques lambeaux de ses habits, on faisait toucher des linges et des chapelets à son corps, et il fallut, pour arrêter le cours de ces marques de vénération, le tirer de la nef de l'église et l'emporter dans le sanctuaire, dont on ferma le balustre.

De son vivant, de grands personnages témoignèrent faire un cas très particulier de sa piété. M. de Villars, archevê-

(1) Vie de Clugny, page 108.

(2) Ibid., page 153.

que de Vienne, l'ayant connu dans le séjour qu'il fut obligé de faire à Dijon pour un procès, ne cessa depuis d'avoir pour lui une estime singulière.

Sa réputation avait pénétré jusque dans le désert de la Trappe. La Prieure d'un monastère de Dijon consulta M. de Rancé sur diverses peines dont elle était travaillée. Le saint abbé lui répondit qu'il s'étonnait qu'ayant si près d'elle un homme d'une capacité et d'une piété consommée, un directeur d'une suffisance et d'un mérite aussi universellement reconnu que l'était celui du Père de Clugny, elle eût avoir besoin d'autres lumières ; et qu'étant à la source, elle s'avisât d'aller chercher si loin un faible ruisseau. Ce sont à peu près ses termes. M. Le Camus, à qui elle s'était aussi adressée, lui fit la même réponse ; et ce saint cardinal, qui avait souvent entretenu ce Père durant le séjour que son procès avec les Dames de Montfleury l'obligea de faire à Dijon, disait, de retour dans son diocèse, qu'il se promettrait d'y établir bientôt par tout une solide réforme, s'il y pouvait trouver un petit nombre de bons ouvriers remplis du zèle du Père de Clugny (1).

C'était un homme très doux de son naturel. On ne le vit jamais en colère, jamais de mauvaise humeur. Il est inouï qu'on ait remarqué en lui quelque altération ou la moindre inégalité, qu'il ait jamais rien dit de fâcheux ou de désobligeant à qui que ce soit ; qu'il ait même haussé le ton de sa voix.

C'était la douceur et l'affabilité même, extrêmement tendre envers ses amis, plus tendre encore à l'égard des pauvres.

Le grand et le petit hôpital de Dijon, une partie des bâtiments du Bon Pasteur, l'église de Notre-Dame du Refuge, aussi bien que la grande prison appelée de la maison de ville, et celle du palais, ou la Conciergerie seront d'éternels

(1) Vie de Clugny, p. 143.

monuments de sa charité. Il ne se contentait pas de faire des largesses aux pauvres et aux malades, de les consoler, de leur procurer des rafraîchissements et des remèdes, il les servait souvent de ses propres mains (1).

Sa dureté envers lui-même allait encore plus loin. Il s'était imposé la loi de n'aller jamais dîner hors de la maison, qui qu'il fût qui l'en priât. Il se retranchait la meilleure partie de sa portion pour la partager avec quelque pauvre. Il n'accordait aucune sorte de consolation à ses sens. Les carêmes, il s'était voulu réduire à ne manger que le soir et même, une année, à n'user pour toute nourriture que du pain sec. L'affaiblissement de sa vue, que, depuis son accident, il eut toujours mauvaise et l'ordre de ses supérieurs l'empêchèrent de continuer. Il portait presque toujours la haire avec une ceinture de crin sur les reins. Il s'était fait lui-même une espèce de corselet de fer blanc battu, un peu maniable, mais râpé en dedans, avec lequel il fut fort honteux un jour d'être surpris, l'ayant sur le corps, par un homme familier avec lui, qui s'en aperçut en lui serrant la poitrine avec les deux mains, sans se douter de sa découverte. Enfin il couchait ordinairement sur des planches, qu'il étendait la nuit sur son lit, et n'avait qu'une pièce de bois pour chevet. Le désir d'être partout fidèle à cette pratique, le décida malgré lui. Car, se trouvant une fois à la campagne chez un ami, plutôt que de manquer de planches, il détacha un des volets des fenêtres de la chambre où on l'avait couché; mais ce volet assez fraîchement peint à l'heure, joint à la chaleur du lit, trahit le saint pénitent par les traces de couleur, qui se trouvèrent le lendemain dans ses draps (2).

On voit par ces divers traits et bien d'autres qu'on pourrait déduire, que, si le P. de Clugny ne prêche autre chose que la pénitence dans ses ouvrages, il la pratiquait le pre-

(1) *Ibid.*, p. 213.

(2) *Ibid.*, p. 19.

mier, qu'il exige encore moins de ses pécheurs qu'il ne se prescrivait à lui-même, et que, s'il se qualifie toujours du nom de pécheur, à la tête de tous ses livres, il se traitait comme tel, quoique ceux qui l'ont connu de plus près soient convaincus qu'il n'avait jamais perdu l'innocence de son baptême. 1e

Il les composa la plupart sans dessein de les faire imprimer, dans la seule vue de l'utilité d'une de ses pénitentes, qui était dans une grande ferveur, à peu près comme Saint François de Sales, quand il écrivait pour sa Philothée. Les copies, qui s'en répandirent, le firent consentir à l'impression comme un moyen de les rendre utiles à plus de personnes (1). H

Je pense fort à lui attribuer celui-ci : H che

Le catéchisme de la dévotion, ou instruction familière de tout ce qu'il faut savoir pour vivre d'une vie vraiment dévote dans le siècle en quelque condition que l'on soit, principalement pour les personnes simples, dédié à Saint François de Sales. Lyon, Certe, 1681, in-12, 430 pages. 1-

Les approbations le disent composé par le R. P. F. C. P. D. L. / mais M. l'abbé Papillon prétend que le P. Bourrée, ne lui a jamais nommé cet ouvrage parmi ceux du P. de Clugny. Il est, du moins, sûrement d'un de nos Pères. 15. 10

La dévotion des pécheurs par un pécheur. Lyon, Briasson, 1685, in-12. La deuxième édition chez le même est de 1686. La troisième de 1701. 19;

A peine ont-ils vu le jour qu'il fut attaqué en divers chefs et déferé au grand Vicaire de M. de Langres. Ces bruits alarmèrent le R. P. de Sainte Marthe, qui lui écrivit pour lui faire des reproches de ce qu'il n'avait pas soumis cet ouvrage à son examen selon le règlement qu'il avait fait pour tous ceux des nôtres, avant que de le faire imprimer. 1e Heut

(5) Ibid., page 216. 100

Le P. de Clugny répondit qu'il l'avait été à son insu et sans sa participation par M. l'abbé Fêvret, qui avait jugé utile pour le publier un ouvrage que l'auteur n'avait fait manuscrit que pour l'instruction d'une seule personne ; qu'au reste, il avait expliqué si nettement devant quelques personnes considérables de Dijon et devant quelques ecclésiastiques missionnaires les endroits où ceux-ci avaient trouvé à redire dans son ouvrage, que tous les bruits étaient apaisés : ce qui fut aussi certifié par l'abbé Fêvret (1).

On prétendait que l'auteur était opposé aux actes d'obligation, lui qui, au contraire, réduit toute l'oraison des pécheurs à adorer, à s'humilier et à s'offrir à Dieu, et qu'il avoisinait le Quiétisme, qui commençait à faire du bruit dans ce pays-là, quoiqu'il soit notoire à quiconque à tant soit peu en ses ouvrages, qu'il y prend très souvent à tâche de le combattre et dans celui-ci spécialement.

Ce qui choquait le plus ses mauvais censeurs, c'est le cinquième chapitre de ce livre, qui a pour titre : *Du poids du péché*, et commence ainsi : *Il n'y a rien sans doute de plus pernicieux que le péché ; mais j'ose assurer que rien n'est plus utile au pécheur que de sentir amèrement le poids de son péché* (2).

Proposition qu'il ne fait que développer en la manière solide et orthodoxe qu'on peut aisément juger dans la suite de ce chapitre, comme quand il dit :

« Tandis qu'un pécheur sent son poids, et que son péché lui devient un fardeau insupportable, il n'y a rien de désespéré pour lui ; et ce qui doit le plus craindre, est qu'il ne se fortifie tellement dans le crime, qu'il en porte le poids sans peine et même sans le sentir ».

Aussi ses supérieurs ne trouvèrent-ils rien à changer dans sa doctrine et dans son langage.

(2) *Registre du Conseil*, du 25 novembre 1689.

(1) *Dévotion des pécheurs*, p. 66.

Le manuel des pêcheurs par un pêcheur. Dijon. Ant. Fariot, 1686, in-12 et à Lyon.

1/1
H. en lettres ordinaires
J'en connais trois éditions. La dernière est augmentée d'une seconde partie, qui tient 62 pages et est l'ouvrage non du P. de Clugny, qui était mort depuis longtemps, mais du P. Bourrée, son ami et son historien / qui la donna en 1713 (1).

1/1
1/1 1/1
De l'oraison des pêcheurs par un pêcheur. Dijon. Grangier, 1689, in-12. La deuxième édition est de Lyon, chez Briasson, 1701.

1/1
1/1
H. en lettres ordinaires
Le P. de Colonia, jésuite, dans sa *Bibliothèque Janséniste* (2), dit que ce livre, qui a eu assez grand cours, est tout infecté des principes et des erreurs les plus dangereuses du Quiétisme. Il cite, pour le prouver, la page 80, où le titre d'un chapitre est *qu'il ne faut point s'exciter soi-même dans la prière* / la page 25, où il fait dire au P. de Clugny *qu'il ne faut point faire des résolutions en détail* ; et ce que ce Père dit page 101, touchant les mystères de JÉSUS-CHRIST. Il lui fait néanmoins la grâce de croire qu'il n'a erré que par pure illusion, et non par esprit de système.

1/1
A «
En vérité, il n'y a qu'un Jésuite capable de faire une pareille imputation à un auteur qui s'attache *ex professo*, en tant d'endroits de ses ouvrages, à combattre le Quiétisme, comme ayant cours alors dans Dijon ; qui a soin d'en avertir dès sa préface d'une manière si claire qu'on ne saurait s'y tromper. Car voici ses termes : (3)

✓ Au reste, j'avoue ingénument, et même depuis la décision de Rome, je fais gloire de dire qu'une de mes principales intentions dans tous les livres de piété que j'ai mis en état de paraître au jour, et particulièrement dans celui-ci, a été de

(1) GROZELIER, *Mém. man.*

(2) Page 284.

1/3
✓ (3) CLUGNY, *Oraisons des pêcheurs. Préface.*

combattre les erreurs (1) depuis peu si justement condamnées dans Molinos et les autres quiétistes...

Il est aisé de voir dans les pages 165-167, et même dans le troisième chapitre qu'on a pris à tâche d'y combattre par avance la fausse spiritualité et les erreurs surdites du quiétisme.

Mais, pour ôter au Jésuite le prétexte même qu'il prend pour calomnier notre auteur, j'observe qu'il commence ainsi ce chapitre de la page 80, intitulé qu'il ne faut point s'exalter.

On ne doit pas s'imaginer, dit-il, que je veuille ici favoriser la lâcheté ou la lenteur qui n'est que trop naturelle aux pécheurs. Je sais que la ferveur est très bonne dans l'Oraison, et que l'on n'y doit craindre rien davantage que la tiédeur. Comment pourrais-je autoriser un état que Dieu témoigne lui être insupportable?... Mais il y a deux sortes de fervents : une que le Saint-Esprit allume dans nos cœurs, et une autre que nous excitons par les efforts de l'application de notre pauvre esprit.

Or c'est cette contention qui va à bander la tête ou à échauffer l'imagination, et ces seuls efforts naturels qu'il condamne, quand ils sont seuls, parce qu'ils ne sont propres qu'à jeter une âme dans l'illusion, en se croyant dans la ferveur, quand elle en est bien éloignée.

Enfin, dans la page 25 que le Jésuite oppose encore, il n'a pu y trouver d'erreur qu'en altérant les paroles et lui faisant dire crûment qu'il ne faut point de résolutions en détail ; au lieu qu'il dit : « Je crois même qu'il n'est point absolument nécessaire d'exprimer au long des demandes, ni de former en grand détail des résolutions. Car il me semble, ajoute-t-il, que la simple exposition de nos besoins est la meilleure manière de demander, et qu'étant la plus humble,

(2) Aussi, dans tous les factums et pièces contenant l'histoire du Guillotisme de Dijon, qui faisait partie du quiétisme, je n'ai point vu que le Père de Clugny, dont il est parlé plus d'une fois, y soit maltraité.

Intervalle

elle est aussi la plus propre à attirer les miséricordes du Ciel.
Sujets d'Oraisons pour les pécheurs, tirés des Epîtres et des
Evangiles de l'année, par un pécheur. Lyon, Briasson, 1695.
in-12, 4 volumes.

H lu
1-
1- 14
1- 14
14 14
1- 14
1- 14
Le mercredi d'après Pâques il y a, page 48, un trait qui,
pris à la lettre, ferait du P. de Chigny un infailibiliste au
sujet de Saint Pierre, qui se jette à la mer pour aller joindre
JÉSUS-CHRIST, tandis que les autres restent dans la barque.
Il dit : Ne nous jettons pas avec présomption dans la profon-
deur des mystères, en y voulant trop raisonner. Cette témérité
en a fait périr plusieurs, et Saint Pierre seul a ce droit. C'est
à lui à se jeter dans les grandes questions. Quelque profon-
deur qu'il s'y rencontre, il ne laissera pas d'arriver infailible-
ment à JÉSUS-CHRIST. C'est à son vicaire, c'est à celui qui
tient sa place sur la terre, à décider les hautes vérités. Pour
nous, n'entreprenons pas même de les sonder, ni de les exa-
miner. Contentons-nous, quelque zèle que nous sentions, de
demeurer dans le vaisseau, dans l'Eglise, avec modération et
avec une humble soumission. Nous ne laisserons pas d'arriver à
JÉSUS-CHRIST, où Saint Pierre nous aura montré le chemin.

Le Père de Colonia porte le même défavorable jugement
de cet ouvrage sans qualifier, ni extraire aucune proposi-
tion en particulier.

H 4
H 2 a
1 c
H lu
H lu
En la page 234 des *Des lettres d'un abbé à un évêque*, Paris,
chez Leclerc, 1715, qu'on attribue au P. l'Allemand, jésuite,
il est dit que dans la *Dévotion des pécheurs* le père de l'en-
fant prodigue est blâmé de trop d'indulgence; et, sur cela,
le P. de Chigny est traité d'imbécile, et on ajoute qu'il n'a
fait qu'imprimer ce que ses confrères pratiquent (1).

La mort ayant surpris le P. de Chigny sur cet ouvrage au
septième dimanche après la Pentecôte, le P. Bourrée, qui
en a été l'éditeur, l'a continué depuis ce dimanche jus-
qu'à la fin de l'année. Ainsi il n'y a du P. de Chigny que

(1) BONARDY, Mémoires man.

H lu

les trois premiers tomes, et du quatrième, que jusqu'à la page 223. Il n'est pas même auteur des *Sujets d'Oraison sur les mystères de JÉSUS-CHRIST et de la Vierge*, un volume, ni des *Sujets d'oraison pour les pécheurs sur les Saints et Saintes par un pécheur*, 2 volumes in-12. Lyon, Briasson, 1696. Quoique tout passe sous son nom, c'est l'ouvrage du P. Bourrée, qui a voulu faire un corps complet de méditations et d'ouvrages pour les pécheurs, entrant dans les intentions de son ami. Mais, pourquoi n'y a-t-il pas mis son nom au lieu de celui d'un pécheur? Il était sans doute arrêté par cet ordre (1) du mois de février 1696 : *Le Père Supérieur de Lyon fera signifier à tous les libraires des défenses de faire imprimer aucun livre des nôtres sans la permission du Révérend Père Général et spécialement sous le nom du feu P. de Chigny* ; à cause des accusations même mal fondées intentées de son vivant contre lui.

On a son portrait in-12, ressemblant au tableau à l'huile qui est dans la salle de Saint-Honoré. La gravure est de J. F. Cars, fils, et au bas sont six vers français.

(1) GROZELIER, *Mém. mss.*

(2) *Registre du Conseil de Février 1696.*

LXIV. — Le Père François de Clugny,

Entré en 1651, mort en 1694.

Ce Père, issu d'une des plus nobles maisons de Bourgogne célèbre dans la province depuis plus de 600 ans (1), était fils de Guy de Clugny, lieutenant du roi d'Aigues-Mortes, place et port de mer du Bas-Languedoc. Il y naquit le 4 septembre 1637. Il eut pour mère Anne du Conseil de Condamine, vertueuse dame, qui, après la mort de son mari, fut reçue pour sa piété première dame d'honneur chez la religieuse princesse de Conti (Martinozzi), et quitta la cour pour se faire carmélite au couvent de Beaune, dès qu'elle vit ses deux fils placés. (2)

François, le cadet, fit ses études en notre collège et pension de Beaune avec une telle candeur et innocence de mœurs, que, pour contenter son ardent désir, on lui fit faire sa première communion à huit ans, du conseil de la célèbre sœur Marguerite du Saint-Sacrement, qui l'avait offert au Saint Enfant Jésus. A l'issue de sa rhétorique, il demanda avec tant d'instances d'entrer dans l'Oratoire, que, quoiqu'il n'eût que quatorze ans, Madame sa mère, qui l'avait toujours destiné dans son cœur par l'estime qu'elle avait pour la Congrégation, y donna les mains et le fit venir à Paris où il fut reçu le 11 novembre 1651 (3).

Après son Institution qu'il fit avec beaucoup de ferveur, ne vivant presque de la vie de l'esprit, ne se pardonnant rien, mortifiant tellement tous ses sens qu'il n'en faisait

(1) P. BOURRÉE, *Vie Clugny*.

(2) *Registre de l'Institution de Paris*.

(3) *Registre de l'Institution de Paris*.

presque aucun usage, il fut étudier en philosophie à Juilly, et fit après sa théologie à la maison de Paris avec un merveilleux progrès, ayant l'esprit naturellement bon et solide. Sa jeunesse le fit ensuite exercer dans l'emploi des classes. Il enseigna les belles-lettres au Mans, à Beaune, à Angers, à Troyes et à Montbrison ; et il n'y a aucune de ces maisons qu'il n'ait laissée embaumée de sa bonne odeur, c'est-à-dire de celle de JÉSUS-CHRIST. On distinguait ses écoliers de tous les autres par leur piété et modestie. Il parlait peu, était fort retiré et d'une exactitude inviolable à ses régle-ments.

Il fut ordonné prêtre en 1662 à Troyes. Faisant la rhétorique à Montbrison en 1664, un jour qu'il était dans la bibliothèque, comme il éteignait la main pour tirer un livre, il devint tout-à-coup aveugle, triste épreuve pour un homme de vingt-six ans, qu'il porta néanmoins tant qu'il plut à Dieu de la faire durer, avec la fidélité et la résignation de Tobie. Après tous les secours qu'il put tirer des plus habiles oculistes de Paris, où on le fit venir pour cela, il lui resta toujours une faiblesse de vue et deux petites taches obscures qui se présentaient toujours devant les objets qu'il regardait sans l'empêcher de lire et d'écrire, quoique non sans peine. Cet état détermina le Père Senault à le placer à Dijon, maison de repos, où il devait être auprès de Monsieur son frère établi en Bourgogne, province de leur origine ; et, depuis 1665 qu'il y vint demeurer jusqu'à sa mort, cette ville a été le théâtre de ses travaux et de ses vertus apostoliques.

Durant près de trente années qu'il y a passées, sa vie n'a été qu'un cercle continu de bonnes œuvres et d'exercice de vertus qui se succédèrent les unes aux autres. Catéchiser, prêcher, confesser, visiter les pauvres et les malades, étudier l'Ecriture Sainte et les Pères, surtout saint Augustin et saint Bernard, ses maîtres de prédilection, tel fut en deux mots le cours de sa vie parfaitement uniforme, dont il suffira de rapporter quelques traits.

A son insu, son frère lui fit résigner par un de leurs parents deux petits bénéfices simples, dont il lui fit venir les provisions de Rome, sans même qu'il s'en doutât. Après s'être débattu près d'un an pour ne les pas accepter et n'en avoir pris possession que pour céder aux importunités de son frère, au bout de deux ans qu'il les conserva, il s'en démit entre les mains des collateurs ordinaires, ne pouvant résister plus longtemps à la crainte que, dans la collation qui lui en avait été faite, ou dans l'usage qu'il en ferait, il n'y eût quelque chose contre les règles. Il exigea même de son frère une somme de mille deux cents livres sur son patrimoine pour donner aux pauvres, tout ce qu'il croyait s'être approprié du revenu de ces bénéfices durant qu'il en avait joui, et lui fit en même temps une donation irrévocable et universelle de tout ce qu'il pouvait prétendre de sa maison, ne se réservant sur ses droits qu'une pension si modique qu'à peine pouvait-elle suffire à lui fournir des habits, sans inquiétude pour l'avenir et sans égard aux infirmités habituelles dont il était dès lors travaillé. Ceci arriva vers 1672.

Quelques années auparavant (1), le Prince et la Princesse de Conti voulaient lui faire avoir un évêché. Rien ne leur était alors plus aisé par la faveur du Cardinal Mazarin, oncle de cette princesse. Ils en parlèrent à sa mère que, dans un voyage entrepris pour aller aux eaux de Sainte-Reine en Bourgogne, ils furent voir tout exprès dans son couvent des Carmélites de Beaune. Ils ne lui demandaient pour cela qu'une assurance qu'après la démarche faite, son fils ne refuserait pas. Cette vertueuse mère, qui connaissait le fond de l'humilité de son fils, ne voulut point s'engager à leur répondre de son consentement, leur fit même entendre qu'il n'y fallait nullement compter. On le manda à la grille pour saluer leurs Altesses, car il se trouvait alors

(1) *Vie de Clugny*, p. 208.

à Beaune ; mais, s'étant douté qu'elles pourraient lui faire cet honneur, il s'alla cacher pendant près de vingt-quatre heures dans un petit réduit de la maison, où l'on serrait le charbon, où on n'avait garde de s'aviser de l'aller chercher, et il n'en sortit qu'après leur départ de Beaune.

Quand le Roi se rendit pour la seconde fois maître de la Franche-Comté en 1674, la Reine avec toutes les dames de la Cour resta près de six semaines à Dijon. Non seulement le P. de Clugny résista aux invitations que plusieurs d'entre les amies de Madame sa mère lui firent de les aller voir ; mais il ne voulut pas même monter en chaire, tout le temps que la Cour séjourna dans cette ville, lui qui le faisait fort souvent et avec plaisir, dès qu'on l'en priait.

Sur la réputation de son éminente piété, M. Pinette voulut l'attirer à l'Institution de Paris pour la direction des confrères. Nos Pères appuyèrent sa proposition auprès du P. de Clugny. Il s'en défendit constamment sous le prétexte de la faiblesse de sa vue ; mais, au fond, se jugeant incapable de cet emploi, comme de tous ceux qui pouvaient le distinguer tant soit peu. C'est pour cela que forcé en quelque façon en 1680 d'accepter la supériorité de la maison de Dijon, quoiqu'il la conduisit avec une douceur, une paix, une bénédiction singulière de la part de tous les particuliers qui la composaient, et que, ne prenant pour lui que la peine et le soin de veiller sur tout et de contribuer au soulagement de tous, ils se fit l'esclave de tous, il se raidit au bout de trois ans, et s'obstina tellement à n'en vouloir plus, qu'on fut obligé de céder et de ne lui plus faire violence sur cet article. Il en usait ainsi, non par humeur, ni par dégoût du travail, mais uniquement parce que, se regardant comme un ver de terre et se tenant toujours dans son cœur aux pieds de tout le monde, il était dans un état violent de se voir au-dessus des autres.

Durant ses trois ans d'exercice, il se chargea de faire les dimanches, dans notre église, des instructions familières ou catéchismes renforcés sur tous les mystères de la reli-

gion, le Symbole, le Décalogue, les Sacrements. Il les continua huit ans de suite, sans que l'ardeur de toute la ville, qui y accourait en foule, ralentît par la succession du temps, comme c'est assez l'ordinaire, lorsque les choses n'ont plus le charme de la nouveauté. On trouvait qu'il parlait avec une éloquence, un zèle, une onction préférable aux discours les plus étudiés. L'intendant de Dijon, alors M. de Harlay, sa femme, fille du Chancelier Boucherat, et tout ce qu'il y avait de gens de condition à Dijon courait à ces catéchismes comme le peuple.

Soit jalousie de ses succès, soit atteinte de zèle amer, il se trouva des gens qui le décrièrent sur sa morale, qui voulurent le faire passer pour un homme outré, jetant mal à propos du trouble dans les consciences, et qui l'accusèrent même en particulier d'avoir avancé une proposition erronée. Dès qu'il le sut, se croyant redevable envers le public de justifier l'intégrité de sa foi, il désavoua tout simplement au premier discours la proposition qu'on lui imputait calomnieusement, exposa ses vrais sentiments, pria ceux qui iraient désormais l'entendre d'y aller avec un esprit de frère et d'ami; ce qu'il ne put néanmoins obtenir de ses censeurs prévenus, qui continuèrent de crier contre lui à la nouveauté et au rigorisme.

Il en fut de même de sa conduite dans le confessionnal, où, en ministre inflexible, il ne savait ce que c'était que d'allier les maximes du monde avec la sainte sévérité de l'Evangile et d'ajuster celui-ci aux désirs et aux passions des hommes. Il y faisait pourtant foule, et ses pénitents et penitentes de toutes conditions, de tout ordre, même entre les rangs les plus distingués, étaient encore plus distingués dans toute la ville par leur régularité et leur modestie, en sorte qu'il avait passé comme en proverbe à Dijon qu'*aller au Père de Clugny et se convertir sincèrement, n'étaient qu'une même chose.*

Deux personnes entr'autres, qui, sous sa direction, se sont élevées à une éminente piété, l'abbé Févret et la pré-

sidente Boyvant, dont le Père Bourrée a écrit la vie, seront à jamais sa joie et sa couronne devant le Seigneur (1).

Il se sacrifiait par l'exercice de la prière, de la pénitence, de la charité pour le soin du troupeau que Dieu lui avait confié, et consuma ses jours à l'assister. Car l'an 1694, qui fut si funeste par la quantité de fièvres contagieuses dont le royaume fut ravagé, sa charité l'ayant poussé à secourir avec une assiduité inconcevable son cher troupeau, que le mal contagieux semblait avoir particulièrement attaqué, et se prodiguant le jour et les nuits qu'il passait fort souvent entières au chevet de ses malades, il fut atteint d'une fièvre maligne et pourprée, qui, négligée durant quelques jours, attaqua le cerveau, et lui ôta presque toute liberté d'esprit, sans néanmoins le mettre hors d'état de recevoir les sacrements de l'Eglise, avec lesquels il mourut le 29 octobre 1694, âgé de 57 ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Congrégation et dans l'exercice continuel de toutes sortes de bonnes œuvres, vérifiant par le genre de sa mort ce qu'il avait accoutumé de dire : *« qu'on ne devait pas craindre de mourir en bête, c'est-à-dire sans cette présence, cette liberté d'esprit que plusieurs voudraient avoir dans ce dernier moment, lorsqu'on avait vécu en ange »* (2).

C'est le témoignage que lui rendit hautement la ville de Dijon à sa mort. On accourut en foule à l'Oratoire, riches et pauvres. Sous prétexte de lui baiser les pieds ou les mains, on lui coupait ses cheveux, on lui arrachait les ongles, ou quelques lambeaux de ses habits, on faisait toucher des linges et des chapelets à son corps, et il fallut, pour arrêter le cours de ces marques de vénération, le tirer de la nef de l'église et l'emporter dans le sanctuaire, dont on ferma le balustre.

De son vivant, de grands personnages témoignèrent faire un cas très particulier de sa piété. M. de Villars, archevê-

(1) *Vie de Clugny*, page 108.

(2) *Ibid.*, page 153.

que de Vienne, l'ayant connu dans le séjour qu'il fut obligé de faire à Dijon pour un procès, ne cessa depuis d'avoir pour lui une estime singulière.

Sa réputation avait pénétré jusque dans le désert de la Trappe. La Prieure d'un monastère de Dijon consulta M. de Rancé sur diverses peines dont elle était travaillée. Le saint abbé lui répondit qu'il s'étonnait qu'*ayant si près d'elle un homme d'une capacité et d'une piété consommée, un directeur d'une suffisance et d'un mérite aussi universellement reconnu que l'était celui du Père de Clugny, elle crût avoir besoin d'autres lumières ; et qu'étant à la source, elle s'avisât d'aller chercher si loin un faible ruisseau.* Ce sont à peu près ses termes. M. Le Camus, à qui elle s'était aussi adressée, lui fit la même réponse ; et ce saint cardinal, qui avait souvent entretenu ce Père durant le séjour que son procès avec les Dames de Montfleury l'obligea de faire à Dijon, disait, de retour dans son diocèse, qu'il se promettrait d'y établir bientôt partout une solide réforme, s'il y pouvait trouver un petit nombre de bons ouvriers remplis du zèle du Père de Clugny (1).

C'était un homme très doux de son naturel. On ne le vit jamais en colère, jamais de mauvaise humeur. Il est inouï qu'on ait remarqué en lui quelque altération ou la moindre inégalité, qu'il ait jamais rien dit de fâcheux ou de désobligeant à qui que ce soit ; qu'il ait même haussé le ton de sa voix.

C'était la douceur et l'affabilité même, extrêmement tendre envers ses amis, plus tendre encore à l'égard des pauvres.

Le grand et le petit hôpital de Dijon, une partie des bâtiments du Bon Pasteur, l'église de Notre-Dame du Refuge, aussi bien que la grande prison appelée *de la maison de ville*, et celle du palais, ou la Conciergerie, seront d'éternels

(1) *Vie de Clugny*, p. 143.

monuments de sa charité. Il ne se contentait pas de faire des largesses aux pauvres et aux malades, de les consoler, de leur procurer des rafraîchissements et des remèdes, il les servait souvent de ses propres mains (1).

Sa dureté envers lui-même allait encore plus loin. Il s'était imposé la loi de n'aller jamais dîner hors de la maison, qui que ce fût qui l'en priât. Il se retranchait la meilleure partie de sa portion pour la partager avec quelque pauvre. Il n'accordait aucune sorte de consolation à ses sens. Les carêmes, il s'était voulu réduire à ne manger que le soir et même, une année, à n'user pour toute nourriture que du pain sec. L'affaiblissement de sa vue que, depuis son accident, il eut toujours mauvaise et l'ordre de ses supérieurs l'empêchèrent de continuer. Il portait presque toujours la haire avec une ceinture de crin sur les reins. Il s'était fait lui-même une espèce de corselet de fer blanc battu, un peu maniable, mais râpé en dedans, avec lequel il fut fort honteux un jour d'être surpris, l'ayant sur le corps, par un homme familier avec lui, qui s'en aperçut en lui serrant la poitrine avec les deux mains, sans se douter de sa découverte. Enfin il couchait ordinairement sur des planches, qu'il étendait la nuit sur son lit, et n'avait qu'une pièce de bois pour chevet. Le désir d'être partout fidèle à cette pratique, le décida malgré lui. Car, se trouvant une fois à la campagne chez un ami, plutôt que de manquer de planches, il détacha un des volets des fenêtres de la chambre où on l'avait couché ; mais ce volet assez fraîchement peint à l'huile, joint à la chaleur du lit, trahit le saint pénitent par les traces de couleur, qui se trouvèrent le lendemain dans ses draps (2).

On voit par ces divers traits et bien d'autres qu'on pourrait déduire, que, si le P. de Clugny ne prêche autre chose que la pénitence dans ses ouvrages, il la pratiquait le pre-

(1) *Ibid.*, p. 213.

(2) *Ibid.*, p. 190.

mier, qu'il exige encore moins de ses pécheurs qu'il ne se prescrivait à lui-même, et que, s'il se qualifie toujours du nom de pécheur, à la tête de tous ses livres, il se traitait comme tel, quoique ceux qui l'ont connu de plus près soient convaincus qu'il n'avait jamais perdu l'innocence de son baptême.

Il les composa la plupart sans dessein de les faire imprimer, dans la seule vue de l'utilité d'une de ses pénitentes, qui était dans une grande ferveur, à peu près comme saint François de Sales, quand il écrivait pour sa Philothée. Les copies, qui s'en répandirent, le firent consentir à l'impression comme un moyen de les rendre utiles à plus de personnes (1).

Je penche fort à lui attribuer celui-ci :

Le catéchisme de la dévotion, ou instruction familière de tout ce qu'il faut savoir pour vivre d'une vie vraiment dévote dans le siècle en quelque condition que l'on soit, principalement pour les personnes simples, dédié à Saint-François de Sales. Lyon, Certe, 1681, in-12, 430 pages.

Les approbations le disent composé par le R. P. F. C. P. D. L.; mais M. l'abbé Papillon prétend que le P. Bourrée ne lui a jamais nommé cet ouvrage parmi ceux du P. de Clugny. Il est, du moins, sûrement d'un de nos Pères.

La dévotion des pécheurs par un pécheur. Lyon, Briasson, 1685, in-12. La deuxième édition chez le même est de 1689; la troisième de 1701.

A peine eut-il vu le jour qu'il fut attaqué en divers chefs et déféré au grand Vicaire de M. de Langres. Ces bruits alarmèrent le R. P. de Sainte-Marthe, qui lui écrivit pour lui faire des reproches de ce qu'il n'avait pas soumis cet ouvrage à son examen selon le règlement qu'il avait fait pour tous ceux des nôtres, avant que de le faire imprimer.

(1) *Ibid.*, page 129.

Le P. de Clugny répondit qu'il l'avait été à son insu et sans sa participation par M. l'abbé Févret, qui avait jugé utile pour le public un ouvrage que l'auteur n'avait fait manuscrit que pour l'instruction d'une seule personne ; qu'au reste, il avait expliqué si nettement devant quelques personnes considérables de Dijon et devant quelques ecclésiastiques missionnaires les endroits où ceux-ci avaient trouvé à redire dans son ouvrage, que tous les bruits étaient apaisés : ce qui fut aussi certifié par l'abbé Févret (1).

On prétendait que l'auteur était opposé aux actes d'obligation, lui qui, au contraire, réduit toute l'oraison des pécheurs à adorer, à s'humilier et à s'offrir à Dieu ; et qu'il avoisinait le Quiétisme, qui commençait à faire du bruit dans ce pays-là, quoiqu'il soit notoire à quiconque a tant soit peu lu ses ouvrages, qu'il y prend très souvent à tâche de le combattre et dans celui-ci spécialement.

Ce qui choquait le plus ses mauvais censeurs, c'est le cinquième chapitre de ce livre, qui a pour titre : *Du poids du péché*, et commence ainsi : « *Il n'y a rien sans doute de plus pernicieux que le péché ; mais j'ose assurer que rien n'est plus utile au pécheur que de sentir amèrement le poids de son péché* » (2).

Proposition qu'il ne fait que développer en la manière solide et orthodoxe qu'on peut aisément juger dans la suite de ce chapitre, comme quand il dit :

« *Tandis qu'un pécheur sent son poids, et que son péché lui devient un fardeau insupportable, il n'y a rien de désespéré pour lui ; et ce qu'il doit le plus craindre, est qu'il ne se fortifie tellement dans le crime, qu'il en porte le poids sans peine et même sans le sentir* ».

Aussi ses supérieurs ne trouvèrent-ils rien à changer dans sa doctrine et dans son langage.

(1) *Registre du Conseil*, du 25 novembre 1689.

(2) *Dévotion des pécheurs*, p. 66.

Le manuel des pécheurs par un pécheur. Dijon. Ant. Fariot, 1686, in-12 et à Lyon.

J'en connais trois éditions. La dernière est augmentée d'une seconde partie, qui tient 162 pages et est l'ouvrage non du P. de Clugny, qui était mort depuis longtemps, mais du P. Bourrée, son ami et son historien, qui la donna en 1713 (1).

De l'oraison des pécheurs par un pécheur. Dijon. Grangier, 1689, in-12. La deuxième édition est de Lyon, chez Briasson, 1701.

Le P. de Colonia, jésuite, dans sa *Bibliothèque Janséniste* (2), dit que ce livre, qui a eu assez grand cours, est tout infecté des principes et des erreurs les plus dangereuses du Quiétisme. Il cite, pour le prouver, la page 80, où le titre d'un chapitre est *qu'il ne faut point s'exciter soi-même dans la prière* ; la page 25, où il fait dire au P. de Clugny *qu'il ne faut point faire des résolutions en détail* ; et ce que ce Père dit page 101, touchant les mystères de JÉSUS-CHRIST. Il lui fait néanmoins la grâce de croire *qu'il n'a erré que par pure illusion, et non par esprit de système*.

En vérité, il n'y a qu'un Jésuite capable de faire une pareille imputation à un auteur qui s'attache *ex professo*, en tant d'endroits de ses ouvrages, à combattre le Quiétisme, comme ayant cours alors dans Dijon ; qui a soin d'en avertir dès sa préface d'une manière si claire qu'on ne saurait s'y tromper. Car voici ses termes : (3)

« Au reste, j'avoue ingénument, et même depuis la décision de Rome, je fais gloire de dire qu'une de mes principales intentions dans tous les livres de piété que j'ai mis en état de paraître au jour, et particulièrement dans celui-ci, a été de

(1) GROZELIER, *Mém. man.*

(2) Page 284.

(3) CLUGNY, *Orais. des pécheurs. Préface.*

combattre les erreurs (1) depuis peu si justement condamnées dans Molinos et les autres quiétistes...

Il est aisé de voir dans les pages 165-167, et même dans le troisième chapitre qu'on a pris à tâche d'y combattre par avance la fausse spiritualité et les erreurs susdites du quiétisme. »

Mais, pour ôter au Jésuite le prétexte même qu'il prend pour calomnier notre auteur, j'observe qu'il commence ainsi ce chapitre de la page 80, intitulé : qu'il ne faut point s'exciter.

« On ne doit pas s'imaginer, dit-il, que je veuille ici favoriser la lâcheté ou la lenteur qui n'est que trop naturelle aux pécheurs. Je sais que la ferveur est très bonne dans l'Oraison, et que l'on n'y doit craindre rien davantage que la tiédeur. Comment pourrais-je autoriser un état que Dieu témoigne lui être insupportable?... Mais il y a deux sortes de ferveur : une que le Saint-Esprit allume dans nos cœurs, et une autre que nous excitions par les efforts de l'application de notre pauvre esprit. »

Or c'est cette contention qui va à bander la tête ou à échauffer l'imagination, et ces seuls efforts naturels qu'il condamne, quand ils sont seuls, parce qu'ils ne sont propres qu'à jeter une âme dans l'illusion, en se croyant dans la ferveur, quand elle en est bien éloignée.

Enfin, dans la page 25 que le Jésuite oppose encore, il n'a pu y trouver d'erreur qu'en altérant les paroles et lui faisant dire crûment qu'il ne faut point de résolutions en détail ; au lieu qu'il dit : *« Je crois même qu'il n'est point absolument nécessaire d'exprimer au long des demandes, ni de former en grand détail des résolutions. Car il me semble, ajoute-t-il, que la simple exposition de nos besoins est la meilleure manière de demander, et qu'étant la plus humble,*

(1) Aussi, dans tous les factums et pièces contenant l'histoire du Guillotisme de Dijon, qui faisait partie du quiétisme, je n'ai point vu que le Père de Clugny, dont il est parlé plus d'une fois, y soit maltraité.

elle est aussi la plus propre à attirer les miséricordes du Ciel.»

Sujets d'Oraisons pour les pécheurs, tirés des Epîtres et des Evangiles de l'année, par un pécheur. Lyon, Briasson, 1695, in-12, 4 volumes.

Le mercredi d'après Pâques il y a, page 48, un trait qui, pris à la lettre, ferait du P. de Clugny un infaillibiliste au sujet de saint Pierre, qui se jette à la mer pour aller joindre JÉSUS-CHRIST, tandis que les autres restent dans la barque. Il dit : « *Ne nous jetons pas avec présomption dans la profondeur des mystères, en y voulant trop raisonner. Cette témérité en a fait périr plusieurs, et saint Pierre seul a ce droit. C'est à lui à se jeter dans les grandes questions. Quelque profondeur qui s'y rencontre, il ne laissera pas d'arriver infailliblement à JÉSUS-CHRIST. C'est à son vicaire, c'est à celui qui tient sa place sur la terre, à décider des hautes vérités. Pour nous, n'entreprenons pas même de les sonder, ni de les examiner. Contentons-nous, quelque zèle que nous sentions, de demeurer dans le vaisseau, dans l'Église, avec modération et avec une humble soumission. Nous ne laisserons pas d'arriver à JÉSUS-CHRIST, où saint Pierre nous aura montré le chemin.* »

Le Père de Colonia porte le même défavorable jugement de cet ouvrage sans qualifier, ni extraire aucune proposition en particulier.

En la page 234 des *Lettres d'un abbé à un évêque*, Paris, chez Leclerc, 1715, qu'on attribue au P. Lallemand, jésuite, il est dit que dans la *Dévotion des pécheurs* le père de l'enfant prodigue est blâmé de trop d'indulgence ; et, sur cela, le P. de Clugny est traité d'imbécile, et on ajoute qu'il n'a fait qu'imprimer ce que ses confrères pratiquent (1).

La mort ayant surpris le P. de Clugny sur cet ouvrage au septième dimanche après la Pentecôte, le P. Bourrée, qui en a été l'éditeur, l'a continué depuis ce dimanche jusqu'à la fin de l'année. Ainsi il n'y a du P. de Clugny que

(1) BONARDY, *Mémoires man.*

les trois premiers tomes, et du quatrième que jusqu'à la page 223. Il n'est pas même auteur des *Sujets d'Oraison sur les mystères de JÉSUS-CHRIST et de la Vierge*, un volume, ni des *Sujets d'oraison pour les pécheurs sur les Saints et Saintes par un pécheur*, 2 volumes in-12. Lyon, Briasson, 1696. Quoique tout passe sous son nom, c'est l'ouvrage du P. Bourrée, qui a voulu faire un corps complet de méditations et d'ouvrages pour les pécheurs, entrant dans les intentions de son ami. Mais, pourquoi n'y a-t-il pas mis son nom au lieu de celui d'un pécheur? Il était sans doute arrêté par cet ordre (1) du mois de février 1696 : « *Le Père Supérieur de Lyon fera signifier à tous les libraires des défenses de faire imprimer aucun livre des nôtres sans la permission du Révérend Père Général et spécialement sous le nom du feu P. de Clugny ;* » à cause des accusations même mal fondées intentées de son vivant contre lui.

[On a son portrait in-12, ressemblant au tableau à l'huile qui était dans la salle de Saint-Honoré. La gravure est de J. F. Cars, fils, et au bas sont six vers français.]

(1) GROZELIER, *Mém. mss.*

(2) *Registre du Conseil de Février 1696.*

Chugny (de)

La dévotion des pécheurs pénitens, par
un pécheur.

Lyon, ant. Briatton 1658 in 12 292 pp.

« Il y a beaucoup d'impuretés, de blasphèmes, d'erreurs
et d'impertinences dans cet ouvrage »

Voir le Dictionnaire des livres jansénistes, par
Catonin, qui cite à l'appui de sa jugement plusieurs
passages de l'œuvre du S. de Chugny. (2. l. pp.
418 et suiv.

Augny (le P. de)

Sujets d'oraisons....

Lyon, Briasson, Hégis

Colonia mentionum et oratione communis
Janniniste.

Clugny (fr. de)

La famille

Extrait
des souvenirs

du
président
Bouhier

in 12 (1866?)

p. 79

« Les armoiries de la maison de Clugny en Bourgogne sont 2 deffs en champ d'azur. Oraneneux, en son catalogue de la gloire du monde (part. 1. cons. 38. concl. 48) raconte que de son temps un homme de cette maison se trouvant offensé de ce qu'une personne d'une autre famille portoit les mêmes armes, lui fit en procès. Cette personne ayant demandé au sieur de Clugny si ses deffs étaient percés, et le dernier ayant répondu que non: « Ah bien! s'il l'autre, nos armes ne sont pas percées, car les miennes sont percées. »

« Oraneneux avoit déjà rapporté plus haut une semblable contestation entre deux particuliers, qui se termina en ce que l'un avoit dans les armes une tête de bœuf, et que l'autre y avoit une tête de vache. »